



FuturWest

le futur est notre passion

*le futur est notre passion
le futur est notre passion
notre passion
le futur est notre passion*



Sommaire

Envoi : 2012 – Le Carrefour	02
Cogito : Archipel de Glénan (Futurologie)	04
Cogito : Profondeur de champ en local	06
Du côté des futurs possibles : Sélections, bibliographie, Web	21
Nouvelles du Groupe Futuroouest	53

Plusieurs textes de réflexion de fond sont en préparation dans l'entourage du **Groupe Futuroouest**, notamment via son Institut de Recherches Prospectives. Les lecteurs habituels de la revue **FuturWest** ont pu se rendre compte que nous accueillons dans nos colonnes des points de vue très divers, y compris sur des sujets ou des concepts avec lesquels nous ne sommes pas forcément d'accord.

Le pluralisme et les vrais débats sont à ce prix ... et bienvenus.

Si vous êtes intéressé(e) par une proposition d'article, contactez-nous.
contact@futuroouest.com

La revue futurWest est une publication du Groupe FUTUROUEST

*Éditée par Futuroouest Sarl, Propriétaire de la marque FuturWest
au capital de 40000€ - SIRET : 409 769 908 00016*

3 Boulevard Cosmao Dumanoir 56100 Lorient

Tél. 33 (0)2 97 64 53 77 - Fax 33 (0)2 97 64 43 71

Direction de la Publication : liam.fauchard@futuroouest.com

conception graphique : www.leschahuteurs.com

ISSN 1633 - 1060 / Dépôt légal : Premier trimestre 2011

A défaut d'avoir des ambitions grandioses, le peuple français se contente – par médias interposés – d'imaginer quel pourrait être le résultat de la rencontre de 2012, à savoir, les élections présidentielles.

Or, l'horizon 2012, sans qu'on le perçoive encore nettement, présente des caractéristiques ô combien passionnantes ... ou préoccupantes selon l'angle de vue.

En 2012 il y aura, à quelques mois près, des élections cruciales en France, aux USA et à Taiwan. Quel rapport direz-vous ? Et bien, dans un Monde de plus en plus interdépendant il y a matière à réflexion anticipatrice.

Admettons que l'élu(e) de la République Française soit un européen convaincu dans sa fibre intime que l'Union Européenne est notre communauté de destin et qu'il n'y en a pas d'autre comme alternative crédible avant longtemps ; alors, on peut espérer qu'il pèsera de toute son influence pour que l'Union franchisse quelques pas décisifs pour le vingtième anniversaire du Traité de Maastricht : plus forte intégration politique, politiques sociales et fiscales convergentes, présence reconnue sur la scène mondiale ... à commencer par la Chine.

En effet, les relations économiques USA-Chine sont un trompe-l'œil (ce qui ne l'est pas c'est que les Chinois détiennent un tiers des bons du trésor US) : à la différence de la Russie, l'UE est un partenaire commercial majeur pour la Chine, en fait le premier. Les échanges ont atteint 426 G\$ en 2008, tandis que la même année ils s'établissaient à 334 G\$ pour le commerce sino-américain. Or, stratégiquement, l'UE n'est pas privilégiée par les dirigeants chinois qui n'ont pas évacué le rêve de Mao de « rattraper les USA ». Raison de plus pour que le futur dirigeant français impulse une nouvelle relation géostratégique de l'UE avec « l'empire du Milieu ».

En 2012, la RPC – République Populaire de Chine – sera confrontée aux élections présidentielles dans l'île de Taiwan. Depuis 2008 et le retour au pouvoir du Kuomintang, chacun estime précieux le statu quo des « non ». Pour Taïpeh, non à l'indépendance, non à l'unification, non à l'usage de la force ; pour la RPC, non à l'indépendance de Taiwan, non à deux Chines, non à la reconnaissance internationale de Taiwan.

De l'élection présidentielle américaine de 2012 sortira un(e) président(e) qui appliquera l'une des quatre doctrines en vigueur depuis la création des USA : sera-ce la recherche d'équilibres géostratégiques d'un Barack Obama reconduit ou la tradition de l'affrontement et de la volonté hégémonique d'un nouvel élu ? Dans le second cas, la tentation sera forte de pousser Taiwan à s'émanciper de la tutelle de facto de son grand voisin ... au risque d'un conflit majeur. [1]

A cela s'ajoute la stratégie mise en œuvre par la Chine à travers l'OCS – Organisation de Coopération de Shanghai – qui regroupe, outre la Chine et la Russie, le Kazakhstan, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, et qui vise à assurer la pérennité et la sécurité du « Far-West » chinois.



2012 : LE CARREFOUR suite

Dans l'hypothèse de la « triade » présentée ici, on admettra la poursuite de la marginalisation de la Russie [1] et l'émergence de la marginalisation du Japon. Comment, dans ces conditions, ne pas espérer que l'UE joue enfin un rôle majeur sur le théâtre international, son ensemble permettant de diluer la responsabilité de plusieurs Etats européens dans les « traités inégaux » dont la Chine a souffert au 19e siècle. Le jeu diplomatique chinois est complexe : maintenir la stabilité régionale, rester la seule puissance nucléaire de la région et contenir l'influence américaine. Décidément, 2012 est plus qu'un symbole.

Liam FAUCHARD / FutureScan / Octobre 2010

[1] = François LENGLET – *La guerre des empires* – Fayard 2010

[2] = Martin MALIA - *L'Occident et l'énigme russe* – Seuil 2003

ARCHIPEL DE GLÉNAN (FUTUROLOGIE)

Après les élections présidentielles de 2012, s'appuyant sur ses relations privilégiées avec le pouvoir, la famille Bolloré, voulant construire un immense complexe touristique dans l'archipel de Glénan, réussit à faire abroger la loi littoral sur ce secteur, afin d'acquérir l'intégralité de l'archipel, à l'exception de l'île aux Moutons (ceci pour calmer l'émotion des écologistes). Le Centre Nautique « des Glénans » a bien essayé de résister, mais, comme il s'agit d'une association qui perçoit des subsides publics, il fut facile de convaincre ses dirigeants d'abandonner le site de l'archipel pour exploiter uniquement ses autres sites du Morbihan, de Paimpol avec l'île verte, de Marseillan et d'Irlande. La menace de faire absorber ce Centre par l'École nationale de Voile a d'ailleurs contribué à fléchir la détermination des plus décidés.

Il fut donc construit un centre de thalassothérapie sur l'île du Loch. Pour loger les curistes, on imagina deux types de logement : un hôtel de luxe de 20 étages sur l'île Cigogne, et des bungalows sur Penfret. Au dernier étage du l'hôtel, se trouve une piscine découvrable d'eau de mer chauffée, de laquelle on a par beau temps une vue fantastique de la pointe du Raz à Groix, parfois on aperçoit même Belle-Ile. La capacité d'hébergement est d'un millier de personnes, sans compter ceux qui logent sur leurs bateaux. Pour assurer la liaison entre les logements et le centre de thalasso, un pont a été construit entre Cigogne et le Loc'h, avec un tramway. Entre Penfret et le Loc'h, la liaison est assurée chaque heure par des petites vedettes.

L'île de Drenec a été transformée en île technique avec une petite centrale nucléaire refroidie à l'eau de mer, une usine de désalinisation permettant de suppléer la fourniture d'eau assurée en principe par des puits creusés sur Penfret et Saint-Nicolas, et une petite station d'épuration. Une autre station d'épuration, pour Penfret, a été construite sur Guéotec. La Chambre a été transformée en port en eau profonde avec des pontons. La revente du maërl extrait lors des dragages a permis d'autofinancer ces travaux de dragage. Pour assurer la sécurité des bateaux contre les tempêtes, d'énormes digues ont été bâties : entre Drenec et Saint Nicolas, entre Bananec et Guiriden, entre Drenec et le Loc'h, entre le Loc'h et Guéotec. Pour assurer une meilleure protection des vents de Nord Est, une digue a été construite en direction du Sud Est à partir de Guiriden. Ainsi, l'accès au port s'effectue par le nord de Guéotec, l'île de Penfret servant de protection naturelle contre les vents d'est.

Sur Saint-Nicolas, ont été implantés les restaurants : un restaurant gastronomique, une crêperie et un Mac Do. Mais aussi un casino et un night-club. A Bananec, il a été aménagé un hélicoptère. Ainsi, outre les liaisons par vedettes venant de Concarneau, Bénodet ou Loctudy, des liaisons permanentes sont établies par hélicoptère entre l'aéroport de Quimper-Pluguffan et Bananec, à raison de 3 rotations par jour en période estivale. Une digue avec galerie couverte permet d'aller facilement de l'héliport à Saint-Nicolas, quelques soient la marée ou les conditions météo.

Ce complexe, grâce à son originalité, attire des curistes du monde entier, et a causé un développement important de l'aéroport de QUIMPER, relié par navettes aériennes aux aéroports de Paris et de Notre Dame des Landes.

Michel KERVOAS

ARCHIPEL DE GLÉNAN (FUTUROLOGIE)

suite



- Digues délimitant le port en eau profonde
- Pont pour le tramway

Changement de focale en locale: Élargir l'angle, c'est approfondir le champ.

Gildas LE BOZEC

Penché depuis 40 ans sur l'actualité, le fait « divers », le comportement déviant, la nouvelle vitrine en ville ou le vernissage de l'expo, je me sens particulièrement désarmé pour parler d'avenir. Par déontologie et par sécurité, le journaliste s'accroche aux « faits », à ce qui est fixé pour l'éternité par le simple fait que c'est du passé, donc figé. Demain? - un autre jour. C'est pas ma tasse de thé. Ma cour à moi, c'est le jour d'aujourd'hui.

Quelle mouche m'a donc piqué d'accepter, pour Futurwest, de quitter ma bulle sécurisée du présent pour affronter le risque du futur? Passer de l'observation à la supputation. M'ouais. Haut les cœurs, on est parti.

Commençons par le début.

Depuis un an, j'observe la façon de (mal)traiter la locale dans le journal. Ou plutôt je réfléchis à ce que cela pourrait être. Prévision? Projection? Je suis vraisemblablement davantage dans le souhaitable que dans la prospective au sens de FuturOuest. Mais allons-y quand même. J'ai éliminé tout ce qui est l'actu internationale et nationale, la politique, l'économique ou les faits de société. J'ai même effacé de mon champ l'événementiel: le conseil municipal, la grève, l'accident, le chien écrasé et même l'assemblée générale de l'amicale laïque. Lorsque j'ai enlevé ces ruptures et cassures du continuum, reste 10 à 15% du journal, l'ordinaire de la vie telle qu'on la vit, le banal du quotidien. J'allais dire « l'insignifiant », mais justement, j'ai comme l'intuition que ce quelconque est porteur de sens, que l'infime ne manque pas d'une certaine grandeur. En proportion inverse de l'importance qu'on lui accorde, coïncé entre une pub et le menu de la cantine.

Mon corpus, c'est le commun, le plat pays, l'humble, le sans-grade.

Une fois défini l'objet du sujet, je précise l'outil qui va me servir à dépiapter le corpus: les Sciences Humaines. Parce qu'elles traquent aussi l'homme dans toutes ses dimensions depuis plus de cent ans. Certes, c'est plutôt l'Homme, l'humain dans sa condition d'homme, que ces chercheurs scrutent. Le journaliste, lui, le poursuivrait lorsqu'il franchit la ligne jaune de sa condition. Cet essai vise à utiliser leurs conclusions dans nos observations.

Quant au parallélisme avec la prospective, c'est moins assuré. Mais comme demain sera ce qu'on en aura fait (et ce que nous avons commencé à faire), on peut examiner le devenir avec les mêmes outils conceptuels que le présent. Le journaliste va expliquer ce qui se passe réellement, jusque dans les non-dits, l'implicite, la fonctionnalité du fait dans son ensemble. Le prospectiviste, lui, jugera les effets potentiels de ces invariants de la pensée, jusque et y compris dans leurs incertitudes. Car, sauf à être déterministe, il faut bien laisser un espace de réalisation aux émotions et aux motivations à venir.

Le discours sur la méthode... et l'objet du délit

Décloisonner. Généraliste, le localier a besoin de références solides pour aborder l'actu. Un socle qui lui permette d'analyser sa locale. Les Sciences Humaines justement fournissent la batterie d'outils qui permet de comprendre les mentalités, d'éclairer les attitudes, d'expliquer les comportements et de pénétrer en profondeur cette matière humaine. Chaque discipline des SH a fouillé la condition humaine à sa façon, avec ses moyens propres, ses méthodes, ses concepts.

La spécialisation, la segmentation et le cloisonnement ont été indispensables pour approfondir le savoir; mais le journaliste devant rendre compte de l'homme en général, a besoin de refaire converger les points de vues. Car pour pluriel et multidimensionnel qu'il est, l'homme n'en est pas moins un. Je cherche un homme, disait Diogène muni de sa lampe en plein jour. Le localier pourrait bien l'avoir trouvé, à la lumière des éclairages que l'histoire, la géo, la psycho, la socio ou l'anthropologie peuvent apporter à la vie.

Cette pluridisciplinarité nous rapproche de la façon qu'a Futurouest de mettre en place les conditions d'une prospective perspicace.

L'implication n'est pas l'explication. Nos locales sont remplies d'activités, toujours les mêmes, qui nous semblent des « bricoles » indispensables, génératrices de liens, mais servies au lecteur pratiquement telles quelles sans plus value journalistique. Comme si « ça roulait tout seul ». Or, d'évidence ça ne roule pas si bien que ça. On voit bien que ça s'agite autour de nous. On dit bien « qui fait quoi, où, quand et comment », mais pas « pourquoi » ni surtout « pour quoi? », quels desseins se cachent derrière les apparences? En guise d'explications, on se contente des implications de l'auteur, des motivations et intentions qu'il met en avant. C'est un peu court.

Les gens voient bien que le monde s'accélère et se complique. La richesse des relations humaines, c'est visuel, varié, vivant, mais qu'est-ce qu'il y a sous la surface? L'enrichissement rédactionnel n'est souvent qu'une mise en scène colorée et chatoyante du sujet. Une métaphore qui file, un jeu de mots bien emballé, un angle, et le tour est joué.

Lieu commun et pensée générique. Sorte d'honnête homme du 21e siècle, le localier doit remettre de l'unité dans les humanités, recoller les morceaux. Ni plus ni moins que ce que fait chacun à l'intérieur de lui en mélangeant raison, émotion, motivation, influence du groupe, lieu et temps, intérêt et morale, représentations d'un idéal à atteindre, etc.

Le passage d'une science à l'autre se fait par le haut, par l'idée générale. Mais attention, il y a idée générale et idée générale. Ne pas confondre le cul-de-sac du lieu commun clos sur lui-même, stérile, qui ferme toute discussion, avec la pensée générique ou même générative ouverte et pleine de nouvelles idées qui ne demandent qu'à venir se greffer.

Un petit exemple. Les fameuses « incivilités ». Bousculade, tags, tapage nocturne, petite fraude à l'assurance en passant, tricherie sur une note de frais, bricolage au noir, resquille dans une file d'attente, impolitesse, sous-déclaration au fisc, feu rouge grillé, horaire de stationnement dépassé, triche à un devoir, fauche dans un magasin, non signalement d'une erreur (en sa faveur), moqueries, grossièretés. Elles sont légion, les incivilités. Certaines tombent sous le coup du PV, d'autres sont « seulement » marquées par la réprobation. Tout mettre dans le même sac du même mot contribue à la confusion. Incivilité, c'est un lieu commun, une pensée vague, globale, banale. Donc réductrice de la réalité.

Une référence explicite au civisme serait différente. C'est un concept « englobant » et riche. Le civisme demande la reconnaissance par l'individu d'un « domaine public », d'un « intérêt général » qui lui est supérieur et dont il doit donc respecter le fonctionnement (les règles). C'est une vertu. Mais cela n'est exigible que dans une démocratie qui, en contrepartie, reconnaît l'égalité de dignité de chacun, fondement même de la logique démocratique. En face de la vertu (privée), il faut une qualité du groupe qui soit de même niveau d'exigence. Si au contraire la pratique sociale élargit le fossé entre le haut et le bas, et surtout si une fraction de la population voit se réduire ses capacités, le contrat moral est rompu; cela se traduit concrètement par une diminution des droits de la personne, car la notion de « droit » s'est progressivement élargie au logement, au travail, et bientôt au bonheur. Or, qui dit droits restreints, implique devoirs également restreints. En particulier le devoir de civisme et de civilité. D'ailleurs la perception des incivilités varie en fonction des domaines et des catégories sociales. Dans les classes supérieures, on est plutôt indulgent pour les infractions financières, et dans le bas on est plus intransigeant avec ce qui réduit le potentiel redistributif de l'Etat-providence. Logique.

Expliquer n'est pas justifier, mais situer l'incivilité dans ce contexte (économique, social, culturel) l'éclaire, le nuance, le précise. Qualifier un acte d'incivilité bloque la compréhension. La page est fermée. Au contraire de la pensée générique qui est dynamique et qui ouvre à l'esprit une nouvelle page et rend plus intelligent.

Contre l'« effet puzzle ». En montrant au lecteur par quels arcanes le banal de son quotidien est rattaché à des phénomènes plus globaux, on souligne que sa vie, ici, est prise dans les mêmes filets que d'autres, là-bas. Ça cimente, ça crée du lien. Je est un autre et parler des autres, c'est parler de moi. Forcément ça m'intéresse.

Alors que décrire chacun dans son association différente enferme, morcelle, divise, oppose. La société devient puzzle. Chacun est dans son petit monde, seul. Le journal ne fait pas lien.

Prise isolément, chaque pièce du puzzle n'a aucun sens; pour savoir où elle se situe, il faut pressentir ce qui fait pont avec ses voisines. De la même façon, le papier sur une association locale, s'il n'est enrichi par le global, reste au plan superficiel. L'ascenseur va dans les deux sens: le général a également besoin de s'illustrer, de se concrétiser dans le singulier. C'est dans ce va-et-vient permanent de l'esprit à la matière et du concret à l'abstrait qu'on pénètre au coeur des choses.

Comparaison de structures est raison suffisante. La pensée englobante permet de construire des passerelles entre matières normalement séparées. Elle permet de sauter les frontières de l'esprit. Comparer sport et justice, économie et religion, culture et vie quotidienne, guerre et éducation. Les domaines sont en apparence très différents, mais en réalité la construction est la même (on verra plus loin que les items dégagés lors de l'analyse du football peuvent aussi bien s'appliquer en économie, culture, politique que plein d'autres activités). Le structuralisme n'est plus de mise, mais au fond, il a montré que les mêmes échafaudages servent à étayer toute pensée, technique, poétique, émotion, injonction, vouloir vivre ensemble, dépassement de soi. Les architectures de toute construction humaine se ressemblent (puisqu'elles s'assemblent en nous). Ce qui ouvre des portes aux analogies, métaphores, comparaisons, passages secrets entre mondes qu'on croyait séparés. Les sciences cognitives explorent actuellement à leur façon ces souterrains de la pensée.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

La matière humaine se présente en grappes, avec des interactions entre tous les grains. Ce n'est pas linéaire (causes/faits/conséquences), mais en grumeaux buissonnants. Réciprocité et interdépendance introduisent aux notions de co-variance ou de co-évolution où chaque élément fait varier ses voisins et est modifié par eux.

Un petit échauffement des neurones avant la rencontre

La déconstruction nous dit qu'il ne suffit pas de démonter en pièces détachées. Encore faut-il mettre au jour les contradictions, les sous-entendus, débusquer l'être derrière le paraître.

Prenons le foot. Un match, c'est à la fois une guerre, un spectacle, une messe, une entreprise, une lutte de pouvoir et plein d'autres choses encore. Pour le voir, il faut se décaler et décentrer son regard. Le résultat du match a son importance, mais l'essentiel est ailleurs. Dans le décor, le contexte, l'environnement du foot. C'est souvent comme ça: au bonneteau, si on regarde la main qui s'agite, on ne voit pas celle qui agit.

Tout le monde regarde la pelouse. C'est tellement évident que je me dis qu'on essaie de détourner mon attention de l'essentiel. Je regarde donc le public. Au foot, le plus important, ce n'est pas le joueur – on y reviendra car il a quand même un petit rôle à jouer dans le spectacle – mais le spectateur. S'il est sur la périphérie, c'est qu'il est au centre. Hé hé!

Déconstruction ou décentration, le but est de faire sortir le loup du bois. Toute action peut être analysée sur deux plans. La surface: ce qu'on a vu et entendu consigné dans le carnet de notes, en particulier pour le foot les occasions, les buteurs, les passeurs, les arrêts décisifs, les minutes. Deuxième niveau, le fond en arrière plan: le pourquoi de ces rassemblements dominicaux, car le ballon n'explique pas tout. Pour quoi?

Nombre des constats faits ci-dessous sur le foot vont pouvoir s'appliquer à d'autres disciplines sportives ou plus largement à des activités humaines. L'intérêt, c'est la méthode. N'observer l'action que sur son « lieu de travail » limite l'intérêt. On reste en surface. Avant de partir en reportage regarder ou écouter le factuel, il faut se pencher sur la question, douter de la pertinence de ce qu'on en dit en général, comparer à d'autres fonctionnements dans d'autres circonstances, réfléchir à la fonction que peut avoir le fait dans l'ensemble de la société (en se méfiant des « raisons » mises en avant, qui ne sont jamais les bonnes, car en matière d'intention et de motivation, un train en cache systématiquement un autre). Cette mise à plat préparatoire vise à gommer la première impression, les idées reçues toutes faites. Au début, ça demande un petit effort: il faut faire preuve d'imagination, chercher dans la mémoire une situation comparable, dans un autre domaine. Mais comme on procède toujours un peu de la même façon, ensuite cela devient un automatisme. D'autant que les outils-concepts des sciences humaines sont à la fois variés, différents, mais d'un maniement enfantin: la confrontation entre A et B. Chez nous, comparaison est raison. Ou au moins début du raisonnement par analogie.

Une fois ce premier balayage réalisé dans sa tête, on peut aller au rendez-vous. Voir et écouter, prendre des notes. En gardant à l'esprit les éléments préparatoires pour « sauter » dessus dès qu'ils sont suggérés.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Parfois un bredouillement, genre tu vois..., un hein sibyllin ou un j'te dis pas qui mériterait justement qu'il le dise clairement. Ou le n'est-ce pas? Qui paraît affirmatif (sûr de soi, de l'évidence) mais qui n'est que dubitatif (l'interlocuteur cherche un appui).

Le non-dit implicite est souvent plus révélateur que l'explicité. Poser la question pour préciser le sous-entendu et ainsi s'assurer qu'on est bien sur ce pressenti entrevu, une pépite. Une réalité rarement mise en avant. Le lecteur sera content. Y a du neuf en magasin.

Le foot décortiqué

Dans les tribunes

Présence significative. Autre indice que ce qui semble accessoire est souvent essentiel. C'est le spectateur épisodique qui, par sa présence, « fait » le grand match. Pas l'abonné.

L'indispensable supporter. Si on oppose le spectateur au joueur, on masque la participation active du public au spectacle. Quand il hurle de contentement, quand il tente de déstabiliser l'adversaire en le sifflant, ce n'est pas de la consommation passive: il est le 12e homme.

On accuse le foot d'être un cache misère, un dérivatif, l'opium du peuple, une vie par procuration. Le dimanche aide à faire passer l'ennui, l'aliénation. Il est comme tout roman, tout film, comme la vie associative, le hobby du collectionneur, la sortie cyclo.

Le plaisir est communicatif. Le partage du bonheur décuple l'émotion. La présence de l'autre est indispensable. Alors que dans la vie, dans les transports, les magasins, les restaurants, on est plutôt juxtaposés ou en concurrence; au stade, l'autre est le bienvenu, c'est mon frère.

Dans une société qui exige réserve et retenue, c'est la soupape du trop-plein d'énergie.

Étalage de sentiments. Durant la partie, le public passe par tous les états d'âme: dépit, joie, colère, espoir. Nulle part ailleurs on peut ainsi extérioriser son intime. Reste la question: que reste-t-il de cet enthousiasme le lendemain?

Mixité sociale. Dans la tribune, communiquent entre eux des gens de classes sociales différentes, de tous âges et de toutes origines. Métaphore d'une société réconciliée. Mais là encore même question: se fréquente-t-on dans la semaine?

Affaire de conviction. Pour autant, la foule est loin d'être parfaite. Mélange de mauvaise foi et de parti pris. Cet aveuglement, cette opposition de convictions rappellent la politique.

L'individu dans la foule. Emporté par la foule qui l'entraîne, le spectateur n'est pas très fin, mais pris individuellement, il conserve son sens critique, joue l'expert à la mi-temps, refait le match, idéalise le scénario de la 2e période, devient tacticien, sélectionneur.

Divan du psy. Le foot est aussi le lieu des débordements. Slogans, insanités, le stade sert de divan, d'exutoire à la violence rentrée d'une société policée: l'inconscient s'y défoule. Et on reprend son savoir-vivre avec son imper à la sortie.

Tous ensemble, tous ensemble. La diabolisation de l'autre accompagne la condition humaine depuis l'aube des temps. C'est le principe-même du groupe: gommer les différences à l'intérieur pour les exagérer avec l'extérieur. L'équipe adverse qu'on prend comme tête de turc, l'arbitre qui sert de bouc émissaire, sont des simulacres pour souder le groupe. Il faut s'inventer un ennemi fictif à haïr, jouer à se faire peur pour faire front.

La stimulation de la simulation. Chaque semaine, on change d'ennemis, mais les slogans restent immuables; preuve que ce n'est pas « pour de vrai ». D'ailleurs une fois le match terminé, on redevient bon père de famille, doux et calme.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Du virtuel au réel. Mais jouer la colère peut s'avérer dangereux. Ça bascule facilement dans la violence réelle: le groupe ne réfléchit pas, verse toujours dans l'excès, suit le pire de ses membres comme leader. La capacité de résistance de chacun est amoindrie par le groupe. Ce que mes voisins font « normalise » l'anormal, banalise l'excès, justifie l'injustifiable. C'est une caractéristique du groupe d'être plus fort que l'addition de ses membres. Il a un effet multiplicateur. Tout est amplifié. La connerie aussi.

Traces de la lutte des classes. Les groupes d'ultras attirent les exclus, les déçus, les paumés. La simulation de la lutte, le rituel guerrier ne sont plus « joués », mais l'occasion de passer réellement à l'acte. Revanche sur la vie. L'adversaire, fictivement, représente alors la société – injuste - dans son ensemble. C'est la lutte finale...

Sur la pelouse

Si on observe maintenant les joueurs en dehors de l'action, d'autres questionnements vont venir.

Ambiguïté. Le footeux apprend le respect. Respect des règles, des partenaires, des adversaires, des consignes de l'entraîneur, des décisions de l'arbitre [qui représente le double pouvoir de justice et de police], du public, etc. Dans un monde très normé, la réserve cadrée par les conventions sociales est essentielle. Ce qu'on appelle la soumission volontaire à la loi, le civisme. C'est à la fois une marque de docilité, mais aussi la preuve qu'on peut résister aux pressions du groupe: il faut savoir prendre sur soi pour ne pas se laisser aller au geste de trop quand le public scande aux chiottes l'arbitre.

Utopie de légalité. Il y a d'évidence une égalité au départ dans le foot qui en fait une société idéale. Contre-projet social utopique où tout est possible. Chaque match commence à zéro. Dans ce simulacre idéalisé de citoyenneté, il faut d'évidence apprendre à perdre, à reconnaître le vainqueur, à accepter la défaite. C'est une école de démocratie.

Utopie de l'égalité: certains joueurs les mieux payés viennent de pays pauvres, de banlieues « difficiles ». Pied de nez à l'ordre établi, revanche du faible. Avec le risque de voir apparaître sous les projecteurs des défaillances culturelles qui sont des dénis à l'idéal républicain de promotion par l'école et des signes d'échecs du « modèle » démocratique. Le brassage social est vrai jusque dans les petites équipes de district. Le p'tit gars du coin de la rue peut autant s'y faire un nom que le fils à papa.

Investissements financiers et symboliques. Il y a autant de valeurs sportives dans le basket, le volley, le rugby, le tennis de table, l'athlétisme, le judo ou la pétanque, mais seul le football bénéficie d'une telle aura. Les différences s'expliquent par l'histoire et l'antériorité. Mais aussi la capacité du foot à intégrer dans le groupe des petits, des maigres, des lents, ce qui n'est pas le cas de tous les sports. Rançon du succès: jusque dans les petits clubs, politique et économie s'y investissent, s'y côtoient. Le président est un personnage important du bourg; parfois c'est l'estrade pour viser plus haut: la mairie. L'entreprise en vue signe le maillot. Le joueur peut y trouver un emploi stable, voire une position de cadre (promotion sociale). Sa notoriété va apporter en retour une « image » à l'entreprise. Il y a là tout un jeu de renvois de miroirs et d'ascenseurs où tout le monde trouve son compte. Il n'y a pas de perdants.

Avant de partir au stade, on a tous ces éléments en tête. Cet environnement du football comme déterminant. Et on va être attentif à autre chose qu'à la seule circulation du ballon. Surtout si les équipes ne sont pas en grande forme. Je trouverai autre chose à en dire.

Le foot mène à tout

A partir de cet exemple de déconstruction du foot, on peut extrapoler. Les questions sont transposables. L'approfondissement de n'importe quel sujet offre des pistes similaires de réflexion pour d'autres domaines (idées génériques et analogie des structures de la pensée). Reprenons les constats faits au sujet du foot et « ouvrons » la perspective ainsi suggérée. On voit tout-de-suite qu'il y a certains rapprochements possibles, correspondances évidentes, comparaisons suggérées qui généralisent l'observation. C'est toujours vrai en ce qui concerne les relations humaines: on peut étendre le problème, poser la même question à l'un et à l'autre. On comprend la mine que cette extension interdisciplinaire peut être pour un journaliste qui utilisera un même savoir en passant d'un papier à un autre.

Les vieux du club de loisirs se fréquentent-ils en dehors des réunions hebdomadaires? Un détail a souvent une importance insoupçonnée (in cauda venenum). La diabolisation de l'adversaire politique est-elle inhérente au jeu démocratique? La présence d'un modérateur dans un groupe ouvre-t-elle la porte aux débordements qu'elle rend alors en quelque sorte licites? Le radar incite-t-il à accélérer dès qu'on l'a dépassé? La métaphore du rituel religieux « fonctionne » dans de nombreux domaines: les joueurs/le clergé; le public/les fidèles; les règles/le rituel; les chants/les cantiques; le mouvement d'ensemble/la communion.

Le bonheur se partage et même se démultiplie dans le partage. L'autre m'est indispensable dans la réalisation de moi. L'instinct grégaire nous pousse à aller vers les autres. Ce qui ne va pas sans une tendance compensatrice au repli sur soi, à l'individualisme. La double personnalité. Le même individu peut être vindicatif, sectaire, violent et borné dans un groupe et redevenir doux, ouvert, calme dès qu'il est rentré chez lui. Nombre d'activités humaines peuvent être analysées comme autant d'opiums du peuple, de dérivatifs à la misère affective ou sociale.

Le match, exercice pratique de citoyenneté, apprentissage de la liberté dans la contrainte, de la responsabilité dans le respect. Liberté et éducation sont indispensables à l'esprit civique et au sens des responsabilités. Des nombreuses activités humaines y concourent, mais rarement analysées comme constitutives de notre vie en société..

La société fonctionne un peu comme l'individu. A la surface, elle et lui sont policés, normés, urbains. Mais ce côté civil fonctionne avec son contraire soumis à des forces souterraines agitées, brutales, imprévisibles. Il faut des espaces d'expression à ces énergies négatives, équivalents au divan du psy. C'est vrai du terrain de foot, mais aussi de toute fête explosive, d'un carnaval, des soirées estudiantines, etc.

Dans pratiquement toutes les situations, il y a deux éléments antagonistes, binaires, contradictoires, dialectiques. L'un ne va pas sans l'autre, à tel point que parfois l'un cache l'autre (la mauvaise foi, le faux-semblant).

Dans la société du spectacle, le décor (le paraître) ne correspond pas toujours à la réalité (l'être). Derrière le Progrès, le « niveau de vie », la démocratie, l'intégration, il faut aussi percevoir l'exclusion, la misère, la violence.

Le positif a besoin de négatif, l'un ne va pas sans l'autre. Le journaliste ne doit jamais se contenter de ce qu'on veut bien lui dire; il doit faire l'effort d'envisager l'exact contraire et l'examiner comme « l'autre pan » d'une réalité qui a toujours deux visages, comme Janus.

Comme toute relation humaine, le foot mène à tout. Les idées génériques permettent ces passages par le haut qui enrichissent le sens par greffage.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL

suite

Les relations humaines

Examiner les relations sociales sous les divers angles de la recherche, c'est approfondir à chaque fois un aspect différent de l'homme. En n'oubliant pas qu'il faudra ensuite décloisonner les domaines, rapprocher et confronter les points de vue, les mettre en relations, les comparer. Mais on ne peut pas faire l'économie d'une première approche spécialisée par spécialité. Chacune a ses spécificités. Et sa richesse.

Sociologie

En sociologie, par exemple, le don (lié au contre-don, car l'un ne va pas sans l'autre) est aux fondements du lien social. C'est le principe de l'échange qu'Adam Smith appelait « la main invisible » et Emile Durkheim « la solidarité organique ». Même égoïstes, les individus trouvent de l'intérêt à l'échange, c'est le donnant-donnant où tout le monde devient gagnant-gagnant. Curieusement, l'objet échangé (un cadeau, un service, une invitation à dîner), a moins d'importance que le fait même d'entretenir le lien. La tournée de blanc au bistrot met du liant. La qualité du vin est secondaire. En revanche, l'invitation au resto par le chef hiérarchique n'est pas toujours une bonne nouvelle. Contre les langoustines, il s'attend à un sérieux coup de collier de votre part. La mayo fait passer l'ordre.

La sociologie a longtemps écarté le sentiment de son champ de recherche, car faisant partie de la psycho. Pourtant le sentiment participe de la cohésion, familiale, associative, dans l'entreprise ou la vie publique politique. La honte, la culpabilité, l'orgueil, la peur, la colère, l'amour, l'antipathie, sont souvent imbriqués dans les relations quotidiennes.

La quête de reconnaissance (appelée respect dans certains quartiers) aussi est maintenant reconnue comme un besoin fondamental de l'homme, une motivation essentielle de l'action. L'ancien combattant, le nouveau retraité qui reçoit son cadeau de départ, le coureur cycliste sur le podium, la cheville ouvrière associative. C'est cette même tendance encore qu'on observe dans la montée de la judiciarisation (la reconnaissance des droits); l'importance grandissante des victimes qui veulent être reconnues comme telles, et qui, au-delà d'une compensation financière pour le préjudice subi (le besoin de « réparation »), veulent voir la condamnation pénale du responsable-coupable, aboutissement moral pour pouvoir « faire son deuil » du déni. Présence encore de cette reconnaissance (l'honneur bafoué) dans certains mouvements de grève. On trouve aussi une part de reconnaissance de soi dans l'exigence de sur-protection, le besoin de contrats signés, de garanties écrites, de modes d'emploi (moins on a de certitudes personnelles, plus on a besoin de l'assurance du groupe).

Cette reconnaissance a changé de camp. Autrefois, le dominant (l'effet d'autorité) l'exigeait du subalterne (le paysan ôtait son chapeau quand il parlait à son « maître »); aujourd'hui, c'est la revanche du dominé qui exige du dominant l'aveu de sa culpabilité, sa résipiscence.

Psychologie sociale

La psychologie sociale s'intéresse en particulier aux effets qu'a le groupe sur l'individu. L'individu n'est pas qu'un être autonome, son identité (sociale) se construit au contact des autres, chaque cercle de relation impliquant un rôle particulier. Nous avons autant de personnalités (les « moi sociaux ») qu'il y a d'individus qui nous connaissent, qui ont chacun une image de nous. L'ensemble des identités (famille, métier, religion, pratiques sociales, etc.) formant un tout.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Le patron d'entreprise n'est pas le même homme lorsqu'il est au vestiaire avec son équipe, à table en famille, en réunion avec les délégués du personnel, en croisière avec des vieux potes ou en stage de motivation avec ses commerciaux.

On mesure l'importance du « portrait à plusieurs voix » pour bien cerner un personnage. Car l'autoportrait (par pudeur ou par vantardise) ne révèle pas tout.

Cette approche semble celle de l'individu, mais c'est aussi le groupe qui est en jeu, car la société a besoin d'une certaine mise en scène d'elle-même pour savoir qui est qui et fixer le rôle qu'elle attend de chacun. Codes, obligations, conduites, modèles, déviances, on évolue dans un ensemble de liens symboliques indispensables au fonctionnement de la société. En absence de repères, on ne sait comment se tenir, quelle conduite adopter.

Tout groupe peut être analysé comme un théâtre, comme un spectacle (la comédie humaine). Acteurs et public, scène, décor, costumes, lever de rideau, comédie/tragédie, drame, rôles distribués, déclamations, gestes pour la galerie, apartés, tirades, fausses sorties, intrigue, dénouement, rebondissements, etc. La métaphore n'épuise pas le sujet: il faut savoir s'arrêter, car la vie n'est pas qu'un jeu ou une « représentation » de la réalité. Il y a aussi dans les motivations de la sincérité, du sentiment vrai, du coeur, de l'altruisme et de la morale. Forcément un peu d'intérêt personnel aussi. La psychologie sociale ne dit pas tout.

Géographie

La géographie met en évidence les relations entre l'homme et son espace naturel de vie (mer, rivière, richesses minières, qualité de la terre). L'homme est le produit de la « nature du lieu ». Mais il fabrique aussi son environnement: ce premier regroupement de population a généré des équipements (halles, quais, moulins) et des infrastructures (routes drainant l'hinterland, ponts) dans la logique du premier et permettant son développement: sa « seconde nature », son savoir-faire. Y compris les signes esthétiques liés au pouvoir et qui accompagnent volontiers la puissance économique (châteaux, cathédrales, jardins). Ce qui donne une assise supplémentaire au regroupement, comme une « raison d'être » là, incontestable, incontestée, dans l'ordre naturel des choses.

L'importance du troisième élément, immatériel, a mis plus de temps à se dégager: l'« effet d'entraînement » dû à la population concentrée (les consommateurs, mais aussi les services, le commerce, le personnel compétent disponible dans le créneau de l'activité principale de l'endroit, la formation, l'épargne, les innovations); dû aussi aux infrastructures existantes (universités, aéroports, pôles de développement). C'est la dynamique du territoire qui vit sur ses capacités de développement endogènes. Un « produit propre » qui ne tient qu'à lui.

On avait un peu oublié les bases géographiques de nos raisonnements. Or, la locale (son nom même vient du « lieu », locus) est d'abord une implantation qui ne doit rien au hasard. L'écologie a replacé cette dimension naturelle au coeur de nos explications. La technique – la capacité du Progrès à nous extraire des contingences – avait fini par nous donner l'impression que la nature était secondaire, en tout cas malléable à volonté. L'écologie nous montre que si on peut techniquement faire n'importe quoi n'importe où, c'est forcément au détriment de quelque chose. Tout se tient sur terre.

Chaque locale est spécifique, mais c'est si évident qu'on n'en parle plus. La géographie est de l'ordre de l'inconscient collectif (le dessous des cartes), de la culture diffuse, du non-dit. La proximité influence la mentalité. Ainsi, on explique la délinquance concentrée dans un quartier par l'agglutination, une logique de l'espace. Le « modèle » mis sous les yeux des jeunes comme perspective d'avenir tire vers le bas. Chômage, drogue, violence, insécurité. Dans un beau quartier, lorsque la diffusion vient « d'en haut », ça fonctionne aussi, mais dans l'autre

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL

suite

sens (cours de musique, théâtre, ski, échanges de maisons). On le sent, le dit-on?

Lorsque les élus parlent de « nécessaire » mixité sociale, c'est cette contagion spatiale qu'ils veulent enrayer. Car l'adolescent regarde autour de lui, à la recherche d'exemples à imiter. Si tout va dans le même sens, c'est là-dedans qu'il va aller puiser son rôle social, imaginer sa vie future. Phénomène de greffe, de contamination par contact.

L'enjeu est d'importance. Il est essentiel de souligner cette intrication des phénomènes sociogéographiques (qui confortent et aggravent la fracture économique) pour qu'ils soient perçus par l'ensemble de la population. L'antienne de « la nécessaire mixité sociale » passe pour de la langue de bois de la classe politico-médiatico-administrative. Il n'en est rien. Ce n'est pas une marotte pour amuser la galerie, il y a du contenu derrière.

Histoire

Le localier est collé au présent, l'historien branché sur le passé. On croirait que leurs itinéraires ne se croisent pas. Erreur: des carrefours existent.

L'historien Fernand Braudel a découpé le passé en trois étages superposés, soumis à des rythmes de temps différents. Un temps séculaire très long, quasiment immobile, qui raconte les rapports de l'homme avec son milieu, l'économie, les mentalités, les croyances, les climats, la géographie, la sociologie. Juste au-dessus, comptée en décennies, l'histoire sociale, technique, culturelle, les rapports entre Etats. Enfin, l'histoire événementielle, rapide, nerveuse, soumise aux soubresauts de l'actualité à bout portant. Ce dernier niveau, plus visible, n'est que la surface, épiphénomène, moins importante que les niveaux en-dessous qui contiennent les vraies explications de fond, les structures essentielles.

Cette charnière entre l'événementiel et le niveau en-dessous, c'est justement l'objet de cet essai: s'appuyer sur l'ensemble des sciences de l'homme, la psychologie des personnages, la sociologie des forces en présence, la philosophie du moment, les structures qui sous-tendent les événements, les mentalités du lieu et du temps. Le problème, c'est que ce temps « long » qu'on prenait comme base immuable de référence s'est accéléré; les époques se chevauchent, les aires culturelles s'emmêlent, les vérités autrefois assurées sont aujourd'hui fluctuantes. A quoi désormais se référer?

On a élargi notre regard à l'ensemble de la planète. Voyages, voyages. Et notre histoire devient celle du monde.

L'effet loupe est passionnant, car l'extrêmement petit est fantastique, vivant, proche, à ma taille. Il faut compléter le coup de zoom par un panoramique pour donner la vue d'ensemble. C'est indispensable pour donner tout son sens à la locale. L'histoire d'une villa reflète celle de la station, qui a en fond de décor tout le tourisme, et en élargissant un peu, l'histoire des voyages, la problématique du travail et de l'économie-monde. Toujours donner de l'ampleur au sujet pour « ouvrir » l'angle au maxi. C'est par là que l'autre (le lecteur) va entrer et que le lien va se tisser. Il ne s'agit pas de refaire le monde mais d'ouvrir sur le monde.

Anthropologie

Le retour au pays, les ethnologues sont devenus anthropologues, avec leur regard de proximité sur la vie au jour le jour. Deux écoles s'opposent entre ceux qui prônent une infiltration dans le sujet, sa compréhension « de l'intérieur » et ceux qui préfèrent le recul. L'immersion fait aussi débat dans le journalisme. Günter Walraff. Les Infiltrés, Florence Aubenas. L'approche distanciée est plus classiquement déontologique. En fait, le localier est en quelque sorte un « infiltré » qui vit au rythme de sa locale.

Autre apport de l'anthropologie: la recherche de règles générales. Comme celle du binaire: envisager toute action comme résultante de deux forces antagonistes et en définir les effets, les résistances, les accélérations. Car notre monde est inachevé et toujours en train de rechercher un nouvel équilibre en avançant. La dialectique est une des formulations qui rend le mieux compte de ce côté fluctuant. N'importe quelle situation est le produit d'une hésitation, d'une incertitude, d'une lutte. Entre anciens et modernes, égoïsme et altruisme, droite et gauche, répulsion et attirance, hue et dia. Classement fondamental entre les uns et les autres, je et le groupe, le bien et le mal. C'est à la fois dynamique (lutte des contraires) et statique (classement pour diviser et comprendre le monde). Le localier doit aussi appréhender son petit monde de cette façon. Don Camillo et Peppone.

Philo

On philosophe désormais un peu partout : cafés, maisons de retraite, prisons. Façon de prendre de la hauteur, occasion de réfléchir, de se poser des questions et d'en poser à d'autres, de confronter ses idées, de trouver un sens à ce qui était obscur.

Le risque, c'est l'étalage d'opinions toutes faites, de truismes, sans écouter l'autre. D'où l'importance de l'animateur du café-philo qui doit faire avancer la réflexion, reformuler les problèmes, renvoyer aux grandes familles philosophiques, porter la contradiction lorsque personne ne réagit, préciser les concepts, situer les enjeux.

Cet engouement pour les grandes idées par rapport à la vie ordinaire nous concerne au plus haut point. On penserait a priori que le philosophe s'occupe des choses de l'esprit, de l'être pensant immobile dans sa permanence, tandis que nous, journalistes de locale, serions occupés à le traquer agissant, dans ses méchants excès et ses travers anecdotiques. Or, le monde change. Nous aussi. Les deux points de vue se rapprochent ou doivent se rapprocher. La philo est plus mobile, plus concrète, et nous devons nous arrêter de courir pour réfléchir. Nous devrions nous croiser en route.

La position médiatrice de l'animateur est un peu celle du journaliste qui reformule, compare, renvoie à des références, recadre, précise, resitue et restitue en permanence. Autre apport de la philo, l'abandon de l'idée de tout expliquer en vastes synthèses tautologiques. Nous (l'Occident) avons perdu la notion d'universel absolu, la Raison qui constituait le solide fondement de notre pensée. Curieusement, l'émergence du « global » semble avoir signé l'arrêt de mort de l'universel. La planète est à la fois une et multipolaire. Ce qui a contrario donne du crédit à notre vision locale, vue partielle des choses, mais assurée et solide car basée sur des faits précis. Pressenti par Aron dans son débat contradictoire avec Sartre: l'importance du « *point de vue* ». Comme l'expérimental en sciences. Au lieu de réduire le fait à sa plus simple expression, celui-ci est prolongé car il a valeur d'exemple. Le détail puise son sens dans l'idée générale, comme l'organe qui ne peut trouver son explication que dans sa fonction dans l'ensemble. Du coup, le fonctionnement local est au centre de la compréhension du monde et le localier est aux avant-postes pour expliquer le changement en cours. C'est près de chez lui que ça se passe.

Les temps sont peut-être venus. Dans un monde où on a abandonné l'assurance, la morgue de l'universel (l'occidental, civilisé, technologique et libéral, dominateur « de droit » d'un monde qu'il a vocation à conquérir, chargé par Dieu d'aller enseigner toutes les nations), la perception expérimentale des choses vues depuis nos locales va peut-être devenir primordiale, car gage de pertinence, et évitant les défauts de l'éloignement.

Le risque de la posture distanciée, c'est que l'observateur finit par ne plus être au monde, de glisser vers le relativisme, le nihilisme, le scepticisme ou même la superficialité vagabonde. Autant de maux « modernes » et très journalistiques. Par manque de rigueur intellectuelle.

Psycho

Revenons sur le retour remarqué de l'émotion et du sentiment dans le champ public.

Même décriée, la mise en scène de l'émotion (télé-réalité), la part grandissante du témoin sur le technicien (fait-divers), du ressenti sur l'analyse (la mise en « récit »), du sentiment sur l'observation neutre (la subjectivité) trouvent-là leur origine, sinon leur justification. On participe de ce grand mouvement de retour, jusque et y compris du besoin d'éthique (la conscience) sur l'exactitude des faits (la science).

Cela dit, il ne faut pas abuser de la psychologie – elle a sa place – et conserver aux explications techniques la bonne part.

Exemple: qu'est-ce qui fait courir le jogger? La recherche du plaisir solitaire; l'envie de se dominer, de s'imposer la souffrance pour la maîtriser; la perte de poids (se sentir bien dans sa peau) et la recherche d'une plastique aux « normes » sociales en vigueur; se prouver qu'on est capable de se dépasser et d'aller toujours plus loin, toujours plus vite; retrouver des amis, courir ensemble; évacuer le stress du boulot, etc. Même individuelle, aucune activité n'est purement psychologique, aucune motivation n'est exclusivement personnelle.

Toute pratique véhicule toujours une image par rapport à l'air du temps (psycho-sociale), se déroule dans un environnement social précis (sociologie), dans une région (géographie), fait partie du passé (histoire), est attribuée à un niveau de vie (économie), constitue un signe extérieur du style (anthropologie), est essentielle à son bonheur (philosophie). C'est vrai pour un sport, pour le choix du métier, les études, une destination de vacances, un parti politique. Cette multi-détermination fait alors l'intérêt de l'approche pluridisciplinaire.

Cela dit, il ne faut pas nier la part de volonté, donc de psychologie, dans la motivation. En interaction avec le reste. Mais dans une société où l'individu prend toute sa place et s'affirme comme de plus en plus autonome (le déterminisme perd du terrain) le localier devra souligner l'importance du facteur motivation dans toute activité humaine.

On parle beaucoup de la quête du bonheur comme une sorte d'horizon indépassable de l'homme du 21^e siècle: le bonheurisme.

Adeptes de la pensée positive et du coaching pensent avoir les clés pour y parvenir. Car si les faits ne dépendent pas de nous, en revanche leur interprétation est subjective. On connaît l'histoire du verre à moitié plein et du même verre jugé à moitié vide. C'est nous qui donnons son sens à la réalité, leur signification aux choses.

C'est assez vrai pour les besoins primaires. Donc les « petits bonheurs » du quotidien, l'hédonisme, le bien-être, la bonne forme, l'optimisme, la vie en rose, les biens matériels, le confort, le consumérisme matérialiste. Bref: l'avoir, le paraître.

Pour l'être, c'est plus difficile. On est dans la satisfaction des besoins à la fois personnels et sociaux. La raison d'être de son existence, le sens général de l'Homme, sa destinée sur terre, mais aussi des relations riches avec les autres, de la créativité, des activités épanouissantes. La réalisation de soi.

Pour le troisième niveau de bonheur, on change encore de point de vue. On est dans le dépassement de soi. Ce n'est plus avoir, ni même être, c'est « donner ». Rendre, échanger, accueillir, c'est le bonheur de l'autre qu'on vise.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Un quatrième niveau des envies, le dépassement, le martyr, l'abnégation (dans abnégation, il y a négation de soi) n'entre pas dans le champ des bonheurs, sauf celui de la sainteté.

Ce qui est dommage, c'est qu'en français c'est le même mot qui désigne les trois formes de bonheur. D'où l'ambiguïté. Où se situe celui qui me parle de bonheur, sur quelle strate?

Exemple: Thé ou café?

Dans l'exemple qui suit, on utilise une variante de la méthode employée pour le foot. Au lieu de procéder par comparaison en essayant de voir de quoi chaque « moment » spécifique peut se rapprocher (par l'idée générique ou l'analogie), on va aborder la question en passant en revue les angles habituels des « sciences » humaines. Un balayage systématique. Façon de « creuser » le sujet et de le replacer dans son environnement, car c'est souvent le contexte qui explique le texte; et c'est aussi le passage par le général qui crée le lien., contrairement au détail qui souligne les disparités. Cette méthode n'empêche pas d'utiliser en parallèle celle des comparaisons, car elles sont plutôt complémentaires qu'en concurrence.

Choisissons un produit qui « divise » le monde. Thé ou café?

Le point de vue économique insiste sur la satisfaction d'un besoin primaire (donc l'importance du marché potentiel), et sur le souhait du consommateur d'acquérir le bien au meilleur rapport qualité-prix: la consommation comme moteur de l'économie.

La sociologie différencie les acheteurs (vrac, sachets, dosettes), classe leurs goûts (Chine-Ceylan, Brésil-Ethiopie), selon leurs âges ou le sexe, examine leurs capacités d'investissements en fonction des catégories socioprofessionnelles (éthique ou premier prix discount), classes sociales (fort ou parfumé), et les priorités qui varient selon les modes de vie (soluble, ice tea), les styles.

La psychologie tient compte de la personnalité de chacun dans la hiérarchisation de ses « besoins » (envies), des motivations en jeu (plaisir ou rituel).

La psychologie sociale examinera l'image (sucré ou nature) véhiculée par le produit en terme de distinction (salon de thé) ou de conformation à la mode (p'tit noir sur le zinc).

La philosophie fera la différence entre besoin (boire) et envies (attachées à la satisfaction d'une petite gorgée de plaisir), importance réelle (coût/besoin) et satisfaction et l'éthique de l'objet lui-même (image de soi, regard de l'Autre).

L'anthropologie insistera sur les diverses perceptions d'un même objet en fonction des groupes culturels (le thé au nord anglo-saxon, la café au sud latin) ou des conceptions religieuses (le thé protestant, le café catholique), expliquera la fonction de sa détention dans l'ensemble du groupe (le tea time dans une entreprise britannique est une respiration dans la journée, une pause dans la production qui n'a rien à voir avec l'utilisation de l'objet comme boisson, l'agent de maîtrise est alors au milieu des ouvriers qu'il sert lui-même).

L'historien retracera les itinéraires suivis par l'objet (la route du thé, la guerre du transport maritime) et ses utilisations en temps de guerre (tea for two, la torréfaction de l'orge de substitution), etc. On pourrait aussi examiner l'effet de la caféine dans la transmission neuronale pour sacrifier à la mode des sciences cognitives.

Tout objet-sujet peut ainsi être décortiqué de 36 façons. Selon l'approche pluridisciplinaire. Il ne s'agit pas de fournir au lecteur un catalogue complet des points de vue, mais d'en choisir deux ou trois, explicatifs ou étonnants, qui compléteront l'angle principal, l'économique presque incontournable dans notre société matérialiste.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Pour passer en revue les différentes optiques et ainsi éclairer le sujet sous ses différentes facettes, il faut une simple sensibilisation aux différentes SH. Là encore, la pratique sur le terrain vient rapidement confirmer la théorie apprise. Au profit du lecteur. Sur le fond ainsi mieux éclairé, mais aussi sur la forme. Le plaisir pris par le journaliste se sent dans le papier. Et ce plaisir est communicatif, comme le bonheur.

Le dicton, le pense-bête de la complexité du monde

Un guide possible de la « pensée parallèle », c'est le dicton ou proverbe. Il présente un double avantage pour le journaliste. Il est connu de tout le monde, dans une formulation anti-intellectuelle qui évoque à chacun des souvenirs d'enfance. Et surtout c'est une forme populaire de vulgarisation des sciences humaines. Chaque dicton illustre en effet un comportement, une mentalité, une motivation, qui n'ont été étudiés de façon scientifique et approfondie que depuis un siècle. Mais la simple observation des relations humaines (pour l'essentiel inchangées depuis des milliers d'années, et universelles) les a fait figurer depuis longtemps dans le florilège de cette université populaire, celle du dicton. Il faut réhabiliter le dicton, car il participe de la conceptualisation du monde, à la portée de tous.

La chance de l'ignorant, c'est de reprendre les choses bien dites. Aphorismes de comptoir, formules usées, maximes toutes faites, préjugés, lieux communs, truismes, simplismes. Figés, sans imagination, dictons et proverbes sont classés sur l'étagère des rognures de la pensée. C'est « marqué », « classant ». L'énarque évite, pour ne pas se salir. Ce n'est même pas du verlan qui mérite que l'universitaire descende les collecter au bas de son immeuble. C'est scolaire, du La Fontaine revu et corrigé pavillon de banlieue. Une fiente de l'esprit.

Et pourtant... Le dicton est un constituant premier de culture, un élément de base aux époques où la scolarisation était réduite. Intelligence à l'environnement et aux autres qui aide au jugement, pré-réflexion intuitive qui donne une première idée, béquille indispensable pour dégauchir le monde. La première impression est la bonne.

Au delà de formulations naïves, il s'agit bien d'une tentative de comprendre les faits et gestes, d'anticiper sur les conséquences des actes, de deviner l'avenir comme le devin. Il ne faut pas confondre le dit et le fait. Le dicton n'est pas une description mais un outil. On l'a catalogué naïf et « primitif », alors qu'il prend une sacrée distance avec la réalité. Il voit la vie à travers un prisme où entrent du second degré, de l'humour (jeux de mots qui s'enquillent), de l'ironie, de la désolation, de la déploration. A une époque où il ne faisait pas bon dire ce qu'on pensait, la contestation devait prendre un déguisement, la critique se glissait volontiers derrière l'excès de louanges. Trop drôle.

Le matérialisme marxiste et libéral a eu tendance à réduire le signifié à son enveloppe écrite. Le sens littéral. Alors que le dicton conserve de la culture orale le ton qui peut inverser le sens, le geste qui en dit long, le clin d'oeil qui laisse entendre le sous-entendu. Il y a des prises d'air qui laissent pénétrer un vent de folie dans la tête. On est souvent dans l'inversion de la réalité, dans l'utopie, dans un monde parallèle.

Le bon sens populaire n'a pas attendu les chercheurs pour dire que l'homme est un mélange d'inné et d'acquis (psychologie), que la nature s'oppose à la culture, qu'on est tiraillé entre morale et intérêt (philosophie), que le don est un investissement (sociologie), que le groupe a un effet sur l'individu (psycho sociale), qu'en matière de relations humaines, les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets.

PROFONDEUR DE CHAMP EN LOCAL suite

Difficilement compatible avec une instruction publique qui frayait avec le scientisme objectif. Pas étonnant qu'on ait jeté dictons et proverbes dans les poubelles de l'histoire, avec la religion et le breton, comme traces d'un passé auquel le Progrès tournait le dos. Il faut préciser que les proverbes réécrits par La Fontaine ont perdu une bonne partie de leur potentiel explosif originel. Ils ont le côté gnan-gnan d'un tract syndical rédigé par le patron.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

De tout temps, l'Homme s'est senti porté vers un infini qu'il ne pouvait pas placer dans le monde qui l'entourait.

Cosmologies et religions avaient en commun de donner un sens à l'expérience humaine. Mais les observations de Copernic et Galilée ont rendu ce discours unifié impossible à tenir. Face aux progrès exponentiels de la Science aux 19e et 20e siècles, le discours religieux a dû relever le défi. Parallèlement, les découvertes de la Science contemporaine débouchent sur des mystères et des abîmes qui semblent dépasser de plus en plus la raison.

L'échange entre Science et Foi ne peut s'avérer réel et fécond que si les deux positions sont tenues dans leur irréductible complémentarité.

Jean AUDOUZE & Thierry MAGNIN
L'Univers a-t-il un sens ?
Salvator – 2010 – 95 pages

Le petit livre relate la « disputatio » organisée par le Centre théologique universitaire de Rouen (= > c.t.u@wanadoo.fr) entre Jean AUDOUZE (astrophysicien, CNRS) et Thierry MAGNIN (prêtre, vicaire général du diocèse de Saint Etienne).

Les sciences modernes ne donnent pas par elles-mêmes de réponse à la question « L'Univers a-t-il un sens ? ». Scrutant un Univers intelligible, elles mettent cependant en évidence des cohérences et des faits à partir desquels se posent ou se reposent la question du sens, comme de la recherche du commencement de l'Univers, de la vie ou de l'Homme. Des questions philosophiques anciennes sur la place de l'Homme dans l'Univers sont ainsi reprises de manière nouvelle. Cela renforce l'intérêt du dialogue entre sciences et foi aujourd'hui : comment la Foi chrétienne dans sa proposition de sens et de salut de l'humanité et du cosmos prend-elle en compte le questionnement anthropologique venu des sciences ?

On l'aura compris, la disputatio est très réductrice en ce sens qu'elle ne met en relation qu'un représentant de l'église catholique – même pas le christianisme dans son ensemble – et qu'elle fait fi des autres pensées religieuses ou cosmologiques exprimées depuis des millénaires sur la Planète Terre.

Enfin, on sent le « politiquement correct » affleuré régulièrement au cours des propos tenus. On doit se respecter en tant qu'intervenant, en tant que contenant – pourquoi pas ? - ; mais on doit aussi respecter le discours (le contenu) de l'un vis-à-vis de l'autre. On s'aperçoit rapidement que cela est vrai du prêtre vers l'astrophysicien, et beaucoup moins en sens inverse.

Mais comment pourrait-il en être autrement ? D'un côté on avance des faits démontrés, accessibles, réfutables, progressifs de l'autre on a affaire à des révélations, des dogmes, des affirmations gratuites ... que n'importe quel individu peut présenter puisqu'aucune démonstration n'est nécessaire (voir sur ce sujet le « nouveau Jésus » qui officie à Petropavlovka en Sibérie).

[Revue XXI – Été 2010 www.leblogde21.fr].

PhS

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

Loin des patrons de start-up ou des gourous du high-tech, trop souvent présentés comme les acteurs ou experts d'une révolution réduite à l'Internet et au mobile, ce livre plonge le lecteur dans un monde où les révolutionnaires sont des citoyens ordinaires, de tous âges, toutes confessions, toutes origines sociales. Ils sont mus par des motivations variées, parfois inattendues, voire loufoques, souvent peu durables, mais capables de changer les choses et peut-être le Monde ! Sous l'effet de la mise en réseau, l'action, même isolée, devient contagieuse, entraîne d'autres motivations et ainsi de suite

Observateurs des transformations de la société, les deux auteurs donnent ainsi à voir la vraie culture de la révolution numérique, davantage sociale et culturelle que technologique : musique, jeu, ville, éducation, militantisme, entreprise ... ce sont les acteurs de cette révolution qui témoignent.

C'est une révolution inhabituelle car elle est menée, une fois n'est pas coutume, sans effusion de sang, par une cohorte de volontaires sans chef ni idéologie, de manière ludique et joyeuse, sans espoirs déraisonnables et sans engagement durable. Une révolution qui se déroule simultanément et partout dans le Monde ...

Michel BERRY & Christophe DESHAYES
Les vrais révolutionnaires du numérique
Autrement – 2010 – 165 pages

Voici donc une transformation sociale (la vraie dimension de cette révolution numérique) animée par la curiosité, la passion, un zeste d'esprit frondeur et dans laquelle chacun peut être alternativement moteur ou en situation de retrait. Comment l'empêcher d'avancer ? Comment même contrôler son cours ? Pour contenir une révolution classique, on peut essayer de repérer ses meneurs et ses penseurs ; mais ici, où sont les meneurs, qui sont les penseurs ? Et pourquoi arrêter ce mouvement qui s'appuie sur les outils dont nous sommes les plus fiers et qui incarnent le progrès ?

Le cadre est ainsi posé. Et l'on va retrouver tout au long du livre et des nombreux exemples cités ce côté « post-héroïque » cher à Daniel Innerarity (Voir **FuturWest N°35 et N°36** pour les NDJ le concernant).

Selon le journaliste James Surowiecki, le « réseau » ne demande qu'à « exploiter la sagesse des foules » comme clé de la réussite. Pour cela, quatre conditions doivent toujours être remplies : la diversité d'opinions, l'indépendance des membres du groupe, la liberté d'opinion (c'est-à-dire l'accès libre et éclairé à l'information), et enfin, une technique appropriée d'agrégation des opinions. La dernière condition, qui seule permet d'obtenir un résultat pertinent, n'est pas la plus facile à garantir, et les experts ont encore de beaux jours devant eux.

Cette dimension collaborative n'était pas absente de l'informatique traditionnelle, mais elle était fortement contrôlée : codes d'accès, autorisations, habilitations ... etc... Avec le Web 2.0, l'internaute entre d'emblée dans un système collaboratif.

Le site Amie Street propose de télécharger les chansons de nouveaux groupes peu connus, d'abord gratuitement, puis pour un prix qui croît avec leur notoriété : il augmente d'un cent de dollar par téléchargement jusqu'à 0,99 dollar au maximum. A partir de cinq dollars de vente, les artistes conservent 70 % de la recette. Aucune exclusivité ne leur est demandée par Amie STREET et ils peuvent retirer leur chanson du site à tout moment.

En une vingtaine d'années, les jeux électroniques ont acquis une dimension dans la société qui était peu prévisible. Et ce n'est probablement qu'un début, tant le phénomène est aujourd'hui récupéré par les entreprises sous la terminologie acceptable de « jeux sérieux », censés aider à dépasser les obstacles jusqu'ici infranchissables rencontrés dans d'autres domaines comme la formation et le recrutement.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

Deux apports de première importance pourraient venir des jeux électroniques : un changement de comportement collectif davantage tourné vers le collaboratif, et la capacité de faire comprendre les environnements complexes qui caractérisent nos sociétés sans recourir automatiquement à l'abstraction, faculté qui n'est pas également répartie dans toute une population.

Les pages 80 et suivantes décrivent le fonctionnement de RESF (Réseau Education Sans Frontière) qui, apparemment, fonctionne tout seul, sans chef, sans organisation, sans hiérarchie

L'enseignement est aussi au cœur des problématiques abordées par les auteurs. Il s'agit, pour les systèmes éducatifs de tous les Pays, d'un défi considérable : à la fois transmettre des savoirs de plus en plus rapidement obsolètes, remis en cause par la société nouvelle, et accompagner les jeunes dans la compréhension d'un Monde que personne ne connaît encore, en partageant cette responsabilité d'accompagnement avec des parents qui ont en partie basculé dans cette société sans pour autant y avoir été eux-mêmes accompagnés. La manière dont le téléphone mobile a transformé les codes de la civilité la plus élémentaire est beaucoup plus observable chez les parents qui sont de véritables autodidactes des technologies que chez les jeunes qui, par exemple, n'ont pas droit au téléphone pendant les cours.

La crise de l'urbanité.

La ville se caractérise par l'existence d'une densité sociale qui permet de maximiser les interactions spatiales. Cependant, pour que ces interactions fonctionnent correctement malgré l'altérité des individus, il faut qu'elles soient régulées. Dans les sociétés du passé, le contrôle collectif et social du territoire était assuré par le regard que chaque individu faisait peser sur les autres. Aujourd'hui, ce contrôle a largement disparu, mais il n'a pas encore été remplacé par une nouvelle modalité de régulation, si bien que la vie collective et la relation à autrui sont en voie de dégradation. La nouvelle urbanité reste à trouver

Les questions de gouvernance de la ville du 21^e siècle, à travers les évolutions de la mobilité urbaine, sont devant nous. Historiquement, la gouvernance était l'apanage de l'Etat et de grandes entreprises publiques, mais qu'en sera-t-il avec la multiplication des acteurs économiques, anciens et nouveaux, intervenant dans le transport et celle des attentes de voyageurs ?

Au final, un livre fort sympathique, agréable à lire, avec de nombreux exemples, et qui ouvre des perspectives nécessaires face aux mutations en cours.

Nous suggérons aussi au lecteur de prendre connaissance de la NDJ du livre de Gérard AYACHE « *Homo sapiens 2.0* » parue dans **FuturWest N°31**.

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

*Qu'est-ce qu'un trou noir ?
Que signifie $E=mc^2$?
Que mesure le pendule de Foucault ?
Comment est né le Web ?*

Du théorème de Pythagore à la théorie du tout, ce petit livre explique simplement 175 lois, principes, théories et autres idées qui fondent la biologie, la chimie, l'informatique, la physique

Surendra VERMA

Le petit livre des grandes idées scientifiques

Dunod – 2009 – 225 pages

Oh oui, voilà un petit livre magnifique, avec des exposés concis et souvent un brin d'humour qui ne gâche rien.

Obscurantistes de tout poil, s'abstenir !

Il débute au 6e siècle avant J-C avec le théorème de Pythagore pour s'achever avec les découvertes de la fin du 20e siècle.

Du principe d'incertitude de Werner Heisenberg (1901 – 1976) en passant par le « chat d'Erwin Schrödinger » (1887 – 1961) jusqu'à la théorie des cordes, via l'Univers en expansion d'Edwin HUBBLE ... la physique et l'astrophysique sont au rendez-vous des connaissances qui ont modifié notre perception du Monde.

Les mathématiques (Kurt Gödel), la biologie (Watson & Crick et la double hélice de l'ADN), la thermodynamique, le lamarckisme, le nombre d'Avogadro, et même la « Loi de Murphy » ...etc... il y en a pour tous les goûts.

On notera cependant qu'on ne trouve aucune référence de « science économique », ce qui confirme bien l'avatar que représente le prix de la Banque de Suède pour cette discipline, qui est loin de répondre aux exigences de La Démarche Scientifique, fort opportunément rappelée en fin d'ouvrage :

- Observations et recueils de données,
- Formulation d'une hypothèse pour expliquer les observations,
- Expériences pour tester l'hypothèse,
- Formulation d'une théorie,
- Confirmation expérimentale de la théorie,
- Confirmation mathématique ou empirique de la théorie qui devient alors une loi scientifique (reproductibilité),
- Utilisation de la loi scientifique pour prédire le comportement de la nature,
- Et, in fine, remise en cause possible ... sinon ce serait un dogme.

Après (re)prise de connaissance de ces exigences, on comprend mieux la mise en accusation des travaux de l'IPCC qui n'y correspondent pas. La climatologie telle que présentée par l'IPCC n'est pas une science mais un dogme à prendre ou à laisser; mais ça, on le savait déjà.....

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

Alice TAO se rend à un congrès où elle doit évoquer une observation que les théories astrophysiques actuelles ne permettent pas de comprendre et qui pourrait remettre en question tout l'édifice de la science. Un savant a peut-être trouvé l'explication, mais il disparaît ne laissant derrière lui que quelques dessins. Qui a intérêt à cette disparition ? Parmi ces dessins, Alice reconnaît un lieu dont elle avait rêvé, lorsqu'elle était enfant, un lieu qui n'existe pas encore

Un siècle plus tard, en 2107, un biophysicien s'aperçoit que l'homme perd la mémoire. Il se rend en Chine sur la proposition d'une confrérie secrète qui s'apprête à créer un centre de stockage de la mémoire de l'humanité. Que cherche vraiment cette organisation à la puissance sans limite ? Un seul homme peut la défier : Michel MAROSA, qui possède la mémoire d'une jeune Chinoise appelée ... Alice Tao !

Notre mémoire serait-elle manipulée par des intrusions du futur ? Alice et Michel vont-ils renouer ses fils par-delà les époques ?

David ELBAZ
...et Alice Tao se souvient du futur
Odile Jacob – 2010 – 365 pages

L'astrophysicien David ELBAZ a produit un roman fantastique ; il tutoie continement science et poésie avec des allers-retours réguliers entre Orient et Occident. Vous découvrirez sans doute la Cité Interdite ... comme vous ne l'avez jamais vu, of course. Tandis que vous vous familiariserez sans difficulté avec l'extraordinaire fonction d'un quasar ou d'un pulsar ; sans oublier des relations humaines reflétant la complexité de l'homo sapiens.

A certain moments du livre on ne peut s'empêcher de penser au livre de science-fiction de Michel Jeury « *Le temps incertain* » et ses phénomènes de « *chronolyse profonde* » ; où encore « *Lieux interdits* » de Paddy CHAIEFSKY et son usage du peyotl.

Des références au Confucianisme émaillent les chapitres qui entrecroisent les vies des deux protagonistes principaux ... à un siècle de distance.

C'est tout simplement fabuleux !

Loin de se dilater, tout esprit se contracte
 Dans les immensités de la science exacte.

Victor HUGO (1888 – posthume)

Les agissements des hommes d'élite ne sont pas compris du vulgaire ; leurs desseins ont toujours provoqué l'indignation de la populace. Dois-je vous rappeler que le sot ne voit pas ce qui est achevé ; le sage perçoit ce qui n'est pas encore en germe.

Le livre du prince SHANG (4e siècle AV.JC)

PhS

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

La certitude qu'on nos contemporains de vivre un « changement » climatique ne date pas d'aujourd'hui. Tiré d'archives inédites, le présent ouvrage souhaite offrir une autre réalité des fluctuations climatiques et des perceptions que celle que les Européens ont eue au cours de cinq cents dernières années.

La première constatation concerne le caractère neuf du réchauffement observé depuis 30 ans. La réponse de l'historien est sans appel. Bien avant le Global Warming, nos ancêtres connurent des épisodes parfois très chauds dont l'intensité fit reculer les glaciers alpins à des niveaux inférieurs à ceux d'aujourd'hui. Plus tard, au beau milieu du Petit Age Glaciaire, l'Europe fut confrontée à de véritables ...vagues de chaleur doublées de sécheresses mettant en péril la survie des populations.

L'Histoire ne serait-elle qu'un éternel recommencement ? Si la réponse apparaît difficile à formuler en matière de climat, il est en revanche certain que les événements extrêmes qui focalisent tant l'attention de l'opinion publique aujourd'hui faisaient déjà partie du quotidien des sociétés anciennes.

D'une actualité « brûlante », cet ouvrage ne prétend pas livrer un nouveau récit linéaire accumulant des événements mais plutôt répondre, à l'aune de recherches récentes, à des questions concrètes que les scientifiques mais plus encore nos concitoyens et les médias se posent.

Emmanuel GARNIER

Les dérangements du temps / 500 ans de chaud et froid en Europe Plon – 2010 – 250 Pages

L'auteur est un historien chevronné, cela se sent dès les premières pages : beaucoup de données factuelles, de documents historiques exceptionnels, de compilations d'informations inédites ... et pas d'extrapolations comme on en entend si souvent dans les médias ... français.

Il signale d'emblée les programmes LMM (Late Maunder Minimum) et surtout ECLM (European Climate of the Last Millenium) qui réunit des historiens, des géographes, des paléo-écologistes, des écologues et des météorologues issus de quinze Pays différents. L'objectif est de mesurer si la magnitude du changement climatique du 20e siècle est supérieure à la variation naturelle du climat européen au cours du dernier millénaire. Si 15 Pays, 39 Universités et laboratoires y participent avec un effectif total d'une centaine de chercheurs, force est de constater une fois de plus que la France est réduite à la portion congrue puisqu'elle ne compte qu'un seul représentant.

Historiquement, la paléoclimatologie a surtout investi le champ des grands changements climatiques caractéristiques des cycles glaciaires. De la sorte, elle négligeait les variations qualifiées de « récentes » par les tenants des sciences de l'environnement, autrement dit, la variabilité du dernier millénaire. Fort heureusement la tendance s'inverse depuis quelques années grâce à un recours plus systématique à la science historique. A cet égard, les écoles climatiques suisse et anglaise ont joué un rôle moteur. Elles ont montré combien l'approche plus récente pouvait être utile à la mise en perspective des réalités historiques du réchauffement récent dans un contexte de variabilité naturelle du climat dépourvue d'émission massive de gaz à effet de serre dans notre atmosphère.

Les reconstructions de températures effectuées montrent une élévation de 1,8°C entre 1674 et 1684, au beau milieu du minimum de Maunder. C'est la même poussée que celle observée par Météo France (1980 => 2000) avec une durée légèrement plus courte. L'étude scandinave sur ce sujet va beaucoup plus loin en estimant que la crête du pic de chaleur des années 1680 -1730 est supérieur à celui des années 2000.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Dans la Troisième Partie du livre, Emmanuel Garnier décrit moult évènements climatiques extrêmes : précipitations, gel prolongé, embâcles, débâcles ... en montrant avec précision leurs caractéristiques, leurs durées, leurs conséquences concrètes sur la vie des populations concernées.

Prières et exorcismes contre les forces de la nature : au cours des 16^e et 18^e siècles, entre les étés de « fort grandes chaleurs » et les hivers sibériens, les inondations et les épidémies, il est facile de penser qu'une puissance céleste manifeste de la sorte son courroux contre les créatures toujours en proie au péché. Les hommes veillent par conséquent plus que jamais aux signes et prodiges que Dieu leur envoie comme autant d'annonces de leur contrition car, à cette époque, la foi est profonde et le reste pour plusieurs siècles, notamment parmi les populations paysannes.

A cet égard, les processions météorologiques sont incontournables [pour l'historien], tant elles ont scandé la vie religieuse des fidèles de l'Europe méridionale.

Le colloque organisé à Paris en Avril 2009 sur les « Conséquences géostratégiques du réchauffement climatique » apparaît tout à fait légitime ; mais dans ce débat fort contemporain, on peut s'interroger sur la pertinence d'une réflexion à caractère historique tant le changement actuel apparaît nouveau – et les médias n'y sont pas étrangers, loin s'en faut ! C'est oublier un peu vite qu'avant notre réchauffement prétendument anthropique notre bonne vieille Terre connut des fluctuations climatiques naturelles dont les conséquences sociales, économiques et géopolitiques furent non moins importantes.

Le Chapitre N°20 est consacré tout entier à l'éruption du volcan islandais Laki et à ses conséquences concrètes pour une très grande partie du continent européen. Ceci se passait le 8 Juin 1783.

Si l'ouvrage d'Emmanuel Garnier ne peut prétendre livrer des réponses à la fois fermes et définitives, il veut apporter cependant un éclairage original ... et impertinent sur la question du Global Change. Les résultats historiques majeurs présentés, comme les phases chaudes et durables situées au beau milieu du Petit Age Glaciaire, susciteront probablement des interprétations diamétralement opposées. Les uns reprendront le credo de la « fable » climatique et mettront en avant la permanence du phénomène pour mieux affaiblir la cause du réchauffement contemporain d'origine anthropique. Les autres enfin contesteront la représentativité géographique de ces phases historiques de chaleurs, objectant qu'elles relèvent de phénomènes régionaux comme dans le cas du Groenland du temps des Vikings.

L'Université catholique de Louvain révèle que la seconde moitié du 20^e siècle a connu six fois plus d'évènements catastrophiques que la période 1900 => 1950. Face à cette réalité des chiffres, on peut légitimement s'interroger sur les causes de cette aggravation. Aucun changement climatique ou géologique n'explique à lui seul cette tendance, comme en témoigne le cas de l'Asie du Sud-Est ; dans cette partie du Monde où la croissance des catastrophes « climatiques » est exponentielle, la pluviométrie, les cyclones comme les séismes n'affichent pas d'aggravations significatives.

Les pages 207 à 218 recensent les grandes dates climatiques de l'Europe entre l'an 800 (couronnement de Charlemagne) et 2009 (Inondations meurtrières en Europe centrale).

Nous renvoyons aussi le lecteur au **n°33 de la revue FuturWest** vers le texte « *Climat, la grande erreur* ».

PhS

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

L'Europe est-elle cet objet non identifié et non identifiable que l'on ne saurait même plus dire « politique » ? Et pour conjurer le « malaise européen », n'aurait-on que cette alternative : ou bien réactiver l'identité nationale, ou bien forcer la marche vers les « États-Unis d'Europe » ?

Or, ni le repli sur national, ni l'édification d'un État fédéral ne répondent au sens cosmopolitique du « projet européen », un processus que nul précédent ne vient informer mais où d'ores et déjà est indiquée la voie d'une intégration originale, « post-étatique » : elle ne s'effectuera ni par une dilution des nations dans un grand espace uniformisé, ni par leur subordination à un État supranational confisquant les souverainetés.

L'auteur s'affronte aux critiques intellectuelles parfois virulentes et nous livre de « l'identité européenne » une lecture profonde qui n'esquive pas la délicate question d'une « Europe chrétienne ».

Jean-Marc FERRY

La république crépusculaire
Cerf – 2010 – 305 pages

Si le projet européen peut jamais élever son ambition à hauteur de réalisations qui seraient celles d'une démocratie cosmopolitique délibérative, il faudra à ses promoteurs affronter les déchaînements d'hostilité que suscitent les différenciations en cours dans l'Union – entre citoyenneté et nationalité, entre peuple et nation, entre État et Constitution – chez ceux qui voient dans l'aveu d'un tel projet le visage démasqué de l'ennemi, là où, d'ores et déjà, s'alimente la peur de l'Europe.

Or, c'est avant tout le sentiment d'être représenté par ses institutions qui conditionne la réussite d'une intégration politique – plus durablement que les guerres ou la désignation d'un ennemi. Se sentir européen, politiquement parlant, cela renvoie sans doute à des raisons d'un autre ordre que celles que l'on résume par le mot « patriotisme » entendu en son sens traditionnel. Être européen, politiquement parlant, ne peut encore avoir d'autre signification que l'adhésion à un projet, à condition que les finalités de la construction ne soient pas présentées comme une donnée seulement négociable au sommet, sans être discutable à la base.

Concernant les différences notables d'approches entre les USA et l'UE, Jean-Marc Ferry nous propose de prendre en considération les points suivants : dans l'ordinaire des relations internationales, l'Europe et l'Amérique ne sont pas plus évangéliques l'une que l'autre, elles n'ont rien à s'envier l'une à l'autre en matière de pragmatisme et, à l'occasion, de cynisme meurtrier. Il reste que ces deux entités veulent développer la démocratie partout dans le Monde. Cependant, entre l'Europe et l'Amérique, les stratégies sont différentes. Il n'y va pas seulement de la différence entre un « impérialisme » américain et un « passivisme » européen, entre le messianisme démocratique américain et le cosmopolitisme juridique européen. Il y va surtout de la différence entre, du côté américain, une stratégie de légitimation par le contenu ou le résultat et, du côté européen, une stratégie de légitimation par la méthode ou la procédure.

L'auteur souscrit à l'idée d'un cosmopolitisme processuel, défendu entre autres par Francis Chénavaud. C'est bien sur la voie coopérative de concertations interétatiques et transnationales que l'Union Européenne révèle progressivement, avec quelques ratés instructifs, sa nature constitutionnelle. L'opposition entre supranationalistes et intergouvernementalistes y perd en dramatisation politique, la question étant de savoir si l'on s'en tient à la méthode impulsée par le sommet de Lisbonne, « méthode ouverte de coordination », dont l'orientation dépasse déjà, il est vrai, cette opposition dans une perspective transnationale, ou si on entend en approfondir l'intention par la mise en place de structures délibératives à tous les niveaux de participation souhaitable, afin qu'advienne une conscience transnationales de solidarité civique.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

L'Union cosmopolitique renvoie à une structure de base qui ne revient ni à un Etat fédéral ni à une simple association, ligue ou confédération. En Europe, se poursuit une intégration postétatique qui, encore une fois, ne repose pas – et en ce qui concerne JMF, ne doit pas reposer – sur la subordination des Etats membres à une puissance supérieure, par exemple un Etat supranational, mais sur une pratique de concertation permanente entre les Etats ainsi que sur une coordination de leurs politiques publiques. C'est là, certes, une lourde charge procédurale, que celle de devoir chaque fois réaliser un accord entre partenaires nombreux.

Comme l'écrivait Manuel Castells il y a quelques années, c'est la contrepartie du succès du « cartel de Bruxelles » d'avancer au prix d'inlassables négociations sans cesse recommencées.[NDL]

En résumé, pour l'auteur, les voies concurrentes de l'intégration européenne sont au nombre de trois.

La voie supranationale, qui, sans refuser de reconnaître les identités culturelles, vise sans état d'âme la suppression des souverainetés nationales au profit d'une souveraineté supranational, celle de l'Etat fédéral européen.

La voie fédérative, celle de la Fédération d'Etats nationaux, qui se profile comme une voie intermédiaire entre l'Etat fédéral et la Confédération.

La voie cosmopolitique, qui s'entend au sens kantien du cosmopolitisme juridique, avec sa structure à trois niveaux : interne (droit étatique), international (droit des gens), transnational (droit cosmopolitique). De même que la Fédération d'Etats, l'Union cosmopolitique admet en son sein les souverainetés étatiques ainsi que les différences liées aux identités nationales. La voie cosmopolitique serait un prolongement de la voie fédérative avec un approfondissement en direction d'une démocratie transnationale passant par une socialisation interétatique.

Dans le (long) Chapitre 5, Jean-Marc Ferry propose un balayage rétrospectif des avatars de la souveraineté, faisant néanmoins une large place à la pensée et aux analyses de Tocqueville, sans pour autant considérer la Constitution des USA comme un absolu indépassable.

En épilogue, l'auteur nous présente une sorte de thèse en réponses à toutes les questions abordées :

1/ Dans la pratique, l'autonomie publique est une condition nécessaire de la justice politique, pour autant du moins que l'on ne prenne en vue que l'ordre politique interne.

2/ Dans la pratique, la justice politique est une condition nécessaire de l'autonomie publique, tant que du moins on s'en tient aux conditions d'exercice de la volonté politique des citoyens.

Nous retiendrons un essai stimulant bien que parfois un peu brouillon pour l'amateur. Reste l'idée de la voie cosmopolitique. Why not ?

Nous renvoyons aussi le lecteur de cette NDL au texte de la conférence de Gabriel FRAGNIERE organisée en 2003 à Lorient par le Groupe FUTUROUEST et qui portait sur « *Citoyenneté – Nationalité – Identité* », dans le cadre d'un exposé d'une grande clarté.

www.futuroouest.com / Conférences.

LF

DU COTE DES FUTURS POSSIBLES

suite

Conséquence d'un manque d'éthique des banquiers, la crise ? Effet d'un esprit de lucre insensé incitant à prendre trop de risques pour obtenir davantage de bonus ? Trop simpliste, explique Pascal SALIN.

Produit d'une déréglementation excessive ? Faux, corrige-t-il. Plutôt de trop de mauvaises réglementations, de mauvaises politiques économiques et monétaires ... et d'une insuffisance de capitalisme.

Dès lors, l'Etat redevient-il la solution, comme le prônent les partisans de l'interventionnisme et de la régulation, de nouveau à la mode ? Rien de moins sûr, souligne-t-il. Le retour de l'Etat risque plutôt de nous enfoncer un peu plus

Par un esprit libre, le décryptage de la crise et des hypocrisies auxquelles son interprétation dominante donne lieu.

Pascal SALIN

Revenir au Capitalisme, pour éviter les crises

O. Jacob – 2010 – 250 pages

Warning ! Si le lecteur de ce livre est « formaté » NPA ou Altermondialisme, il y a fort à parier qu'il n'ira pas bien loin. Et pourtant, avec le recul nécessaire de l'observateur qui s'emploie à comprendre les conséquences des mutations socio-économiques du Monde actuel, cet ouvrage est salutaire car il met au débat des éléments d'analyse que l'on entend bien rarement dans le brouhaha médiatique ... français.

A propos de la crise des subprimes, PS explique qu'elle prend sa source dans le « Community Reinvestment Act » de 1977 qui applique des sanctions aux banques qui refuseraient des ouvertures de comptes, des crédits ... aux minorités. Les prêts accordés à des emprunteurs peu solvables sont appelés subprimes, par opposition aux prêts de bonne qualité, les prime credits. Les banques, rassurées par les garanties apportées par Fannie Mae et Freddy Mac se sont alors mises à prêter à des taux variables jusqu'à 110 % du montant des achats immobiliers, sans tenir compte de l'insolvabilité potentielle des emprunteurs. C'est ainsi qu'en 2004, le taux de subprimes atteindra 56 % du refinancement assuré par les deux organismes réassureurs.

Pour l'auteur, il est inouï d'entendre hurler que le marché manque de transparence alors que c'est l'Etat US qui a sciemment incité à la dissimulation des faits !

Pour cadrer ses explications, Pascal Salin donne les caractéristiques de ce qu'il nomme le modèle de référence, représentant le paradigme optimal du Capitalisme : la création monétaire ex nihilo impossible / existence d'une épargne volontaire abondante / croissance forte (car épargne forte) / pas d'inflation / taux d'intérêt stable / évolution lente des structures productives.

Il le compare au modèle économique de notre époque : épargne peu abondante notamment celle investie en fonds propre / création monétaire sans contrepartie / taux d'intérêt variable / instabilité en matière de croissance / chocs conjoncturels.

Au fond, PS renvoie dos à dos les Keynésiens et les monétaristes (Friedman and Co). Pour lui, les raisonnements des uns et des autres restent des raisonnements en termes globaux : pour les premiers il est question de demande globale ou de taux de chômage, tandis que pour les seconds, de taux d'inflation et de quantité de monnaie. C'est le grand mérite des économistes « autrichiens » (Hayek, Mises) d'avoir souligné l'importance des structures productives et des structures de prix, c'est-à-dire être allés au-delà des seuls agrégats macroéconomiques.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Ils redonnent au taux d'intérêt sa véritable signification, à savoir d'être le prix du temps, le gain que l'on peut obtenir en renonçant à une consommation présente pour une consommation future obtenue par l'intermédiaire de l'épargne. L'être humain est capable de penser le futur et tout individu fait donc ses choix entre le présent et le futur ; le taux d'intérêt joue un rôle fondamental à ce sujet.

Et l'Etat, est-il indispensable ?

Imaginons que l'Etat n'existe pas et qu'une crise financière arrive – ce qui est difficile à imaginer en l'absence de politique financière déstabilisatrice. Pour restaurer les circuits financiers, les banques devraient imaginer un système d'assurance pour leurs crédits mutuels, et on suppose d'ailleurs qu'elles l'auraient fait depuis longtemps. [Ce seraient les clients qui auraient payé ? NDL] Ce serait une sorte de prêteur en dernier ressort, mais lui-même de nature capitaliste, c'est-à-dire capable de faire faillite. On considérerait comme inadmissible que les banques envoient des émissaires armés pour obliger tous les citoyens à payer les primes d'assurances. C'est pourtant exactement ce que fait l'Etat actuellement : en effet, le contribuable paiera les pertes sur les prêts et achats d'actifs financiers de l'Etat. Dans un système privé, on mettrait très probablement en œuvre des procédures de contrôle mutuel en aval pour éviter des risques trop grands. Dans un système étatisé, au contraire, on ne paie pas les primes à l'avance, on ne se préoccupe pas de régulations, et on fait supporter aux contribuables le coût des sinistres lorsqu'ils surviennent. C'est une sorte de mutualisation des risques, mais obligatoire. L'Etat déplace le risque et le coût du risque, il ne supprime pas. Il accroît plutôt le risque et il en fait supporter le coût d'une manière injuste.

La période antérieure à la crise présente a été caractérisée par des distorsions dans l'appareil productif et par un excès d'endettement des individus, des entreprises et des Etats. La crise représentant la période de transition vers une situation économique « normale », il faut laisser faire les restructurations dans les appareils productifs et accepter le désendettement de ceux qui sont trop endettés. [Endettés via les banques ! NDL]

Sur le plan politique, convaincu du bien-fondé d'une juste concurrence, PS estime qu'un gouvernement mondial serait un cauchemar. [Voir aussi la NDL du livre de David COSANDEY « *Le secret de l'Occident* » **FuturWest N°29**]. Imaginons que ce gouvernement soit aussi oppressif que le sont aujourd'hui de nombreux gouvernements à travers le Monde. Qu'est-ce qui resterait pour de paisibles citoyens ? Emigrer vers la Lune ? Il est étrange que les gouvernements prétendent lutter contre les cartels privés (utiles dans un environnement concurrentiel) et prétendent en même temps qu'il serait optimal de créer des cartels publics sous le terme apparemment séduisant de « coopération internationale ». La coopération n'est pas bonne en soi : coopérer pour imposer un monopole mondial signifie risquer une situation de spoliation et d'instabilité mondiale. Au lieu de désirer un gouvernement mondial, on devrait plutôt envisager la disparition d'organismes tels que la Banque Mondiale et le FMI.

Ethique universelle et éthique personnelle => Pour Pascal SALIN, définir une éthique universelle, c'est définir les devoirs qui s'imposent moralement à tous les individus de la Terre. Or, il ne peut exister qu'un type de devoir à caractère universel : le respect des droits individuels, c'est-à-dire le respect dû par un individu aux droits à la vie, à l'intégrité physique et aux droits de propriété légitimes des autres individus, quels qu'ils soient et quel que soit l'endroit où ils se trouvent. De manière générale, si l'on joue correctement les règles du jeu d'un système capitaliste on respecte la morale. A partir du moment où l'Etat intervient, on est dans le domaine de l'immoralité, parce qu'on est dans le domaine de la contrainte qui permet de porter atteinte aux droits légitimes d'autrui. La crise en est une illustration frappante.

Voir aussi la NDL « *La pensée libertarienne* » (S. Caré) - **FuturWest N°33**

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

MAINSTREAM : mot d'origine américaine (USA) : grand public, dominant, populaire. L'expression « culture mainstream » peut avoir une connotation positive, au sens de « culture pour tous », ou négative, au sens de « culture hégémonique ». Un film mainstream : qui vise un large public ; un média mainstream : média de masse ; un produit mainstream : qui se vend massivement ; « il veut être mainstream » = il veut plaire à tout le monde.

MAINSTREAM est le résultat d'une vaste enquête conduite pendant cinq années. Frédéric Martel a interviewé 1200 personnes dans 30 Pays, dans toutes les capitales et lieux majeurs de l'entertainment. Il analyse le jeu des acteurs, les logiques des groupes et suit la circulation des contenus sur les cinq continents. Il montre que, si les produits mainstream ne sont pas nécessairement artistiques, les stratégies qui permettent leur création et leur diffusion sont, elles, fascinantes

Frédéric MARTEL

MAINSTREAM / Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde **Flammarion – 2010 – 465 pages**

Effectivement, fascinant, le livre de Frédéric MARTEL est fascinant. Que ce qu'il décrit, donne à voir, documente, analyse ... nous plaise ou pas. Formidable documentation dont toutes les sources sont sur www.fredericmartel.com

« Mon sujet n'est pas « l'art » - bien qu'Hollywood et Broadway produisent aussi de l'art - mais ce que j'appelle « la culture de marché ». Car les questions que posent ces industries créatives en termes de contenus, de marketing ou d'influence sont intéressantes, même lorsque les œuvres qu'elles produisent ne le sont pas. (...) Je m'intéresse au business du show-business. J'essaie de comprendre comment on parle, à la fois, à tout le monde et dans tous les Pays du Monde. (...) Mon sujet est donc vaste puisqu'il embrasse, sur les cinq continents, à la fois l'industrie du cinéma et de la musique, le divertissement télévisé, les médias, mais aussi l'édition, le théâtre commercial, les parcs d'attractions, et même les jeux vidéo et les mangas. » Dès l'introduction, le ton est donné.

En matière de films, un marché global peut être néanmoins inégal. Hollywood diffuse ses films dans 105 Pays environ, mais compte en termes de revenus, essentiellement sur huit d'entre eux : Japon, Allemagne, France, Royaume-Uni, Espagne, Australie, Italie, Mexique (non inclus le Canada). A eux seuls, ces huit Pays représentent autour de 70-75 % du box-office international d'Hollywood.

L'auteur analyse aussi la « chute » de Michael Eisner, ancien P-DG de l'empire Disney. Eisner n'a pas joué collectif dans le Team Disney, et a voulu contrôler le travail des artistes, et son échec se résume dans cette incompréhension de langage : dans l'expression « industries créatives », le mot important est « création ».

La **démassification** des studios phares d'Hollywood est passée par-là. On estime que 115 000 entreprises, pour la plupart des PME de moins de 10 personnes, participent aujourd'hui à l'économie américaine (USA) du cinéma et de la télévision et que celle-ci concerne directement 770 000 salariés et indirectement 1,7 million d'emplois. Le nouvel Hollywood, où tout le monde est indépendant, est l'inverse du vieux système des studios où tout le monde était dépendant.

Les syndicats et les « guilds » sont des acteurs centraux d'Hollywood. Et si surprenant que cela puisse être dans un Etat réputé ultra-capitaliste comme les USA, Hollywood est une industrie totalement régulée où tous les acteurs sont syndiqués et dans laquelle les Syndicats ont un monopole d'embauche.

« Et plus je traînais dans les bureaux de MTV (qui émet en trente trois langues), plus je conversais avec Brian GRADEN ou avec son adjoint Jeff OLDE, plus j'ai commencé à mi dire que les frontières qui séparent l'art de l'entertainment sont pour une large part le résultat d'appréciations subjectives. L'endroit où vous placez cette frontière est souvent un indice de votre année de naissance et de votre couleur de peau. »

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Les USA ne sont pas simplement un Pays, ni même un continent : ils sont le Monde, ou du moins, le Monde en miniature. Aucun Pays n'a une telle diversité et aucun – pas même l'Union Européenne à 27 – ne peut prétendre, à ce point, représenter une nation universelle. Cet élément est un facteur d'explication déterminant de la domination croissante des industries créatives américaines, art et entertainment, mainstream et niches à la fois, dans le Monde.

Si Los Angeles a supplanté New York comme premier point d'entrée des immigrés aux USA, et si la ville est une illustration vivante de la diversité artistique, elle n'est qu'un exemple, parmi d'autres, d'une diversité culturelle en marche que l'on voit partout, de Houston à Albuquerque, de Des Moines à Denver ...etc... Aujourd'hui, Los Angeles est la plus grande ville coréenne au Monde après Séoul, la plus grande ville iranienne après Téhéran, la plus grande ville polonaise après Varsovie, l'une des plus grandes villes vietnamiennes ou thaïlandaises du Monde ...etc... Chicago est l'une des plus grandes villes grecques au Monde et Newark une des plus grandes villes portugaises ; Miami est une capitale haïtienne, Minneapolis une importante ville somalienne, et le Colorado la région du Monde où vivent le plus de Mongols après la Mongolie elle-même. En revanche les Arabes sont peu nombreux aux USA. Les Musulmans constituent 0,55 % de la population usienne ; ils sont surtout originaires d'Asie du Sud et d'Iran.

La Chine face à Hollywood.

Dans un marché où les Européens, les Indiens et les Japonais sont absents, les Américains (USA) ont, année après année, « signé » la plupart des artistes qui comptent en Chine. Le travail de fournis de CAA et William Morris est redoutablement efficace dans le monde complexe des institutions publiques chinoises et des sociétés privées ; leurs agents labourent le terrain constamment et préparent le marché pour le jour où la Chine s'ouvrira vraiment. Où sont les Européens ? On n'en voit pas !

Ce qui frappe, en **Corée et au Japon**, c'est la jeunesse des acteurs. A Bollywood et à Hong Kong, les stars sont des acteurs matures et qui sont devenus célèbres sur la durée. En Corée, la plupart des acteurs sont nés de la dernière pluie et n'ont souvent pas vingt ans. C'est une culture exacerbée de la « teen-pop » : ce que veulent les adolescents détermine ce que l'ensemble de la population va consommer. A la place du modèle répandu sur tous les continents où la culture repose avant tout sur « le culte des ancêtres », aujourd'hui, à sa place, ce sont les boy-bands japonais, les jeunes acteurs des **dramas** aux cheveux longs coupé « à la coréenne », les stars du rap thaï et les jeunes chanteuses de Taïwan qui donnent le « la » de la culture mondialisée asiatique.

Et l'islam ?

Youssef Osman, Media City, Le Caire : « Le regain islamiste peut-il changer la donne ? On verra. La télévision et le cinéma égyptiens sont de plus en plus contrôlés par des capitaux des Pays du Golfe. Cela aura des effets. Des actrices non voilées décident de porter le voile pour répondre au marché et toucher un public plus vaste, dans le Golfe notamment. C'est sûr, on a beaucoup plus de femmes voilées qu'il y a vingt ans. Des formes rampantes d'islamisation se multiplient aussi dans l'audiovisuel égyptien. Cela aussi aura des effets. Mondialisation contre islamisation : c'est tout le débat ici. »

La guerre mondiale des séries et des formats télévisés ne fait que commencer. Comme dans une bonne **telenovela**, ce marché suscite convoitise, résistance, retournement d'alliances et, souvent, jalousie. La Corée du Nord veille à ce que les dramas sud-coréens ne passent pas la frontière ; les Chinois se méfient du succès des dramas taïwanais ; les Japonais multiplient les efforts pour battre les Sud-Coréens, qui redoublent d'efforts pour battre les Japonais ; les Syriens et les Libanais veulent récupérer le marché des feuilletons du Ramadan, kidnappé par l'Egypte avec les Pays du Golfe en embuscade ; le géant brésilien TV Globo combat le géant mexicain Televisa, quitte à s'allier avec les impérialistes usiens de Telemundo ; et Hugo Chavez voudrait bien que Venevision produise ses telenovelas localement (elle les crée à Miami) ...etc...

Partout en Amérique Latine, l'auteur a ressenti une amertume justifiée face au hold-up musical que les USA ont réussi en produisant la **musique « latino »**. Mais les plus lucides des interlocuteurs ont

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

bien vu que la question était plus grave : s'il y a des musiques nationales riches et puissantes, et des genres typiquement sud-américains qui traversent les frontières sans avoir besoin de Miami – de la Salsa à la Bossa-Nova, en passant par le Tango ou la Cumbia, parmi des dizaines d'autres -, il n'y a plus de culture pop commune entre les Pays d'Amérique Latine, sauf la culture mainstream nord-américaine.

Al Jazeera (Qatar).

Chaîne arabe mais dont les relations avec les Etats musulmans sont erratiques. Al Jazeera est interdite en Tunisie, au Maroc, en Algérie et en Irak ; régulièrement, certains Pays arabes la menacent d'interdiction comme l'Arabie Saoudite jusqu'en 2007 ou plus récemment l'Autorité palestinienne. C'est aussi le cas de l'Inde. Reste que, interdite ou pas, il suffit d'une antenne parabolique coûtant moins de 100 Euro pour la capter partout au Proche et au Moyen-Orient.

Al Arabiya (Dubai), ou, comment les Saoudiens entrent en jeu.

« The largest media production zone in the world », rien que ça. La chaîne annonce viser 350 millions d'Arabes dans le Monde et si possible 1,5 million de Musulmans. Ses dirigeants conviennent que s'il est aisé de parler aux Arabes, il est en revanche, du fait de leur diversité, difficile de parler aux Musulmans : « Les Iraniens, les Indiens, les Indonésiens sont peut-être Musulmans, mais ils ont souvent des valeurs très éloignées des nôtres ... et, bien sûr, ils ne parlent pas arabe. »

Dans les quartiers palestiniens (Cisjordanie) l'auteur découvre facilement des ventes sur les trottoirs des milliers de CD et de DVD piratés dont beaucoup sont Américains (USA), y compris des blockbusters récents. On lui expliquera que : « Les Palestiniens haïssent les Américains mais c'est un anti-américanisme affectif, romantique, pas idéologique. Ils écoutent la musique américaine et regardent les films d'Hollywood, comme tout le monde. Le paradoxe, c'est que les jeunes Palestiniens de Cisjordanie sont beaucoup plus américanisés en général que les jeunes des autres Pays arabes ; cela s'explique par leur proximité avec Israël ... ».

La culture anti-mainstream de l'Europe.

Qu'ils produisent des jeux vidéo avec Ubisoft ou Activision, qu'ils publient des livres avec Random House ou Hachette Book Group, qu'ils diffusent de la musique avec EMI (major du disque qui appartient à plusieurs fonds d'investissement britanniques) ou Universal Music (qui appartient au français Vivendi), les Européens ne produisent que rarement de la culture mainstream « européenne ». Dans les meilleurs cas, ces Transnationales allemandes, anglaises ou françaises produisent, souvent avec succès, des biens et des services « nationaux » pour leur marché intérieur, qui s'exportent peu, même en Europe ; le reste du temps elles fabriquent pour le marché international simplement un entertainment mainstream américanisé.

Pour comprendre la fragilité de cette situation, Frédéric Martel a enquêté à Prague, Londres, Madrid, Bruxelles, Copenhague Partout il a trouvé un peu la même chose : une culture nationale féconde, souvent de qualité, et parfois populaire, mais qui ne s'exporte pas ; et, face à elle, une culture américaine omniprésente qui constitue le « reste » de la culture. On ne parle pas ici de l'art, ou de la culture historique, encore moins des valeurs que porte la culture ; on parle des produits culturels, des industries créatives de masse, de la culture de jeunes.

Cette culture commune européenne n'existe plus. La seule culture mainstream commune aux peuples européens est devenue la culture américaine.

Nous en sommes là, au milieu d'une révolution dont nous ne connaissons pas l'issue.

Ici on parle de protéger la culture du passé ; là, on veut inventer la culture de demain et on parle de libertés à étendre. Ici, on parle livres et CD – c'est-à-dire produits culturels ; là, on parle flux et contenus – c'est-à-dire d'œuvres dématérialisées et de services. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, le grand basculement d'une culture de « produits » à une culture de « services » : de moins en moins de « produits culturels » et de plus en plus de flux et de « services ».

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES suite

Et si le monde ancien s'écroule, les jeunes dirigeants des industries créatives des Pays émergents sont là, prêts à bâtir le nouveau monde qui ne se fera pas, répètent-ils, sans eux. A Rio, à Mexico, à Mumbai, à Jakarta, à Hong Kong et Séoul, comme à Beyrouth et Riyad, les acteurs sont déjà en place et ils seront au rendez-vous, eux qui ont été si longtemps dominés par nos produits culturels et qui veulent aujourd'hui diffuser leurs services partout dans le Monde

Un livre exceptionnel !

Il est doté d'un glossaire qui prend en compte les termes les plus importants. L'intégralité du glossaire est sur le site de Frédéric Martel, signalé en début de cette présente NDL.

PhS

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Le modèle du nouveau capitalisme est mis en cause. Sa propagation s'est traduite notamment par une mondialisation exacerbant les désirs mimétiques de consommer, la désindustrialisation de larges espaces, l'accentuation des dégradations et risques environnementaux et une inégalité croissante dans la répartition des revenus. Dans les Pays supposés les plus « avancés » de la Planète, un surendettement public et privé généralisé a permis temporairement une fuite en avant. La crise y a mis un terme.

Il est possible de s'en sortir en donnant un rôle nouveau à la puissance publique et surtout en développant les alternatives fondées sur la solidarité. Ce renouveau solidaire peut concilier tant vie pérenne de toute la biosphère qu'efficacité et justice dans la répartition locale et mondiale des richesses créées.

Jean-Michel SERVET

Le grand renversement (De la crise au renouveau solidaire)

Desclée de Brouwer – 2010 – 270 pages

Traduit en chinois, le mot « crise » a deux sens qui sont révélés par deux idéogrammes : danger et point crucial. Le sens de Ji comme « opportunité » cité souvent par des leaders politiques est contesté par de nombreux linguistes.

Dont acte.

Jean-Michel SERVET avait aimablement accepté que nous puissions publier en avant -première quelques extraits de son livre avant sa sortie en librairie. Ce fut fait dans le **n°34 de la revue FuturWest** (Printemps 2010). Ici nous donnons quelques passages et quelques avis critiques.

Les transformations qui ont tendu à éradiquer le compromis historique progressiste de l'après Guerre Mondiale, fondant notamment les gains du travail sur ce qui a été reconnu comme accroissement de la richesse produite, indiquent qu'aucun déterminisme ni raison d'ordre économique ne sont capables, aujourd'hui pas plus qu'hier, d'imposer spontanément le développement d'une alternative.

L'auteur, page 69, montre que les concepts et contenus « *capitalisme* », « *capitaliste* » et « *capital* » peuvent s'appliquer dans des contextes si variés qu'il convient de toujours avoir à l'esprit les limites de l'usage de pareilles expressions.

La financiarisation constitue donc le vecteur d'un gigantesque drainage des ressources entre territoires, entre secteur d'activités et entre groupes sociaux, ce qui doit être compris comme une nouvelle forme d'exploitation. Le raisonnement qui fait de chaque « *agent économique* » le support de « *fonctions économiques* » masque cette dynamique fortement inégalitaire et spoliatrice dont l'éclatement de la crise a marqué de façon spectaculaire la limite des conditions de reproduction. Les prélèvements et les inégalités qu'ils engendrent ont graduellement asphyxié ceux dont ils se nourrissaient. Pour reprendre la métaphore architecturale qui a pu être donnée à la financiarisation, le poids du toit ou de la terrasse est devenu trop lourd pour pouvoir être supporté par la base du bâtiment.

La crise actuelle et le retournement idéologique qui l'accompagne (exprimant un désir neuf, et pour beaucoup inattendu, d'Etat par les citoyens à des niveaux globaux, nationaux et locaux selon un principe de subsidiarité ascendant et descendant) ne pourront que remettre en cause des modes d'intervention et d'organisation ayant tenté de soumettre le collectif essentiellement à des logiques et à des besoins privés à travers les modalités que la financiarisation a prises au cours des deux dernières décennies du 20e siècle.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Ce qui peut passer pour l'effondrement du néo-libéralisme, espéré par certains et redouté par d'autres, n'est pas, à proprement parler et en l'inscrivant dans une perspective longue, « *la fin du capitalisme* ». La crise apparaît en revanche comme une des manifestations du dépérissement d'une certaine phase de celui-ci. C'est peut-être la déconstruction brutale de son expression la plus achevée ou de son « *stade suprême* », si on reprend les termes de Lénine et certaines caractéristiques qu'il en avait donné au début du 20^e siècle.

Si la phase actuelle était la dernière étape du capitalisme, cela supposerait de manière plus ou moins perceptible que des logiques nouvelles, dépassant les actuelles articulations entre Etat et marché, soient en mouvement.

Dans le chapitre VII « *La dynamique d'utopies réalistes* », JM Servet explore les pistes du sous-titre de son livre sur le renouveau solidaire.

Pour être efficaces les alternatives doivent établir des liens de nature diverse entre les différents échelons institutionnels et niveaux territoriaux selon un mécanisme de subsidiarité ascendante et descendante, tout en cherchant à l'étendre à chaque niveau par le tissage de liens entre activités et acteurs de statuts diversifiés. Une des conditions de diffusion de ces expérimentations et projets, et donc de développement d'alternatives solidaires, est l'existence de réseaux. Il conviendra d'expérimenter une voie du futur afin de guider les métamorphoses et de rendre possible une rupture beaucoup plus difficile à réaliser, mais bien plus essentielle pour accomplir un changement radical : le grand renversement des idées permettant d'imaginer autrement, de vouloir ensemble et de construire progressivement une humanité de plus en plus solidaire demain.

On est tenté de dire « *amen !* ».

En effet, une fois le livre refermé, les questions se bousculent : quels sont les objectifs qui pourraient fédérer des mouvements nés dans des cultures régionales et nationales diverses ? Au-delà des souhaits (vœux ?), quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour s'orienter vers le « *renouveau solidaire* » ? Et surtout, quelles sont les forces sociales susceptibles de porter ce mouvement vers le succès ? Avec quels moyens ? Avec quel leadership ? Tout cela, l'auteur n'en dit pas un mot.

Il se trouve que l'on trouvera aussi dans ce numéro de **FuturWest** – voir quelques pages supra – la NDL concernant le livre de Pascal Salin sur le « *Retour au Capitalisme pour éviter les crises* ». De quoi alimenter la réflexion. Pour notre part, nous sommes bien perplexes face à ces deux thèses fortement contrastées, voire opposées. Les évolutions récentes (dans le Monde) semblent donner raison à P. Salin, mais

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

La fourniture d'une énergie propre et abondante à une population mondiale largement appelée à croître va être un défi considérable pour le 21^e siècle. Aujourd'hui nous dépendons encore largement des énergies fossiles, certes très énergétiques et d'utilisation commode, mais épuisables et productrices de gaz carbonés.

Le stockage d'énergie électrique et de chaleur est un domaine technique difficile et délicat, mais dont le développement est indispensable pour permettre de réduire notre dépendance aux combustibles fossiles, tant dans le domaine des transports, à travers les véhicules électriques et hybrides, que dans celui des énergies renouvelables, dont la production est intermittente et décalée par rapport à la demande.

L'ouvrage présenté ici propose un large panorama des technologies développées dans les domaines du stockage de l'électricité embarqué (batteries, super-condensateurs, volants d'inertie), stationnaires (barrages hydrauliques, air comprimé, batteries et hydrogène) et de chaleur (sensible, latente et de sorption) avec leurs performances, les développements attendus et ce qu'ils peuvent apporter

Pierre ODRU (Coordination)

Le stockage de l'énergie

Dunod – Ademe – 2010 – 220 pages

Ouvrage très documenté : lecteur rétif aux données factuelles et préférant les envolées lyriques sur les questions d'énergies, s'abstenir

Par le passé, outre leur disponibilité et leur faible coût, les combustibles fossiles se sont imposés grâce à leur pouvoir énergétique élevé par unité de masse et grâce à leur grande facilité de stockage. Ces atouts ont permis de concevoir des systèmes fixes (grandes centrales thermiques, usines ...) ou mobiles (voitures, avions, bateaux ...) avec la garantie de toujours disposer d'une réserve d'énergie suffisante pour accomplir la tâche prévue. Or, qu'elles soient renouvelables ou nucléaires, les solutions de substitution aux énergies fossiles appellent d'important besoins de stockage sous forme thermique ou électrique.

Trois grandes parties scandent le livre :

A/Le stockage d'électricité embarqué.

Appliqué aux véhicules terrestres / Les batteries électrochimiques / Les super-condensateurs / Le stockage inertiel.

B/Le stockage d'électricité stationnaire.

Les besoins / Les STEP (Stations de Transfert d'Énergie par Pompage) / Le stockage sous forme d'air comprimé / Stockage stationnaire électrochimique / L'Hydrogène / Bilan et économie ...

C/Le stockage de chaleur.

Stockage d'énergie / Stockage géologique de chaleur / Stockage d'énergie thermique / Stockage de chaleur haute.

Nous renvoyons également le lecteur intéressé à la NDL du livre « L'énergie dans le Monde » [Société Française de Physique] parue dans **FuturWest n°28**.

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Les Français, c'est bien connu, sont les champions des vacances ... c'est ainsi, du moins qu'ils apparaissent sous le regard décalé d'un Américain à Paris. Avec son ironie et son impertinence habituelles, Ted Stanger dresse le tableau de ces Français pour qui, toutes les six semaines, la pause s'impose, au gré de l'Éducation Nationale, des sacro-saints congés payés ... et de leur paresse naturelle.

D'anecdotes en provocations, on rit franchement devant le miroir à peine déformant qui nous est tendu, déclinant les travers du tourisme de masse à la française : du Parisien fuyant dès que possible « la plus belle ville du Monde » au métropolitain en goguette dans les Dom-Tom ; des « hyper-vacances » présidentielles aux mouvements de grève suspendus à l'approche des congés – chacun en prend pour son grade et se demande, grâce à l'humour tendre et mordant du plus frenchy des Américains, de quoi les Français cherchent tant à s'évader ?

Ted STANGER

Sacrée vacances ! (Une obsession française)
Flammarion – 2010 – 185 pages

Le livre de TS est stimulant, non seulement parce qu'il apporte l'humour indispensable à notre vie, mais aussi parce que, sous couvert d'ironies, il montre du doigt des sujets qui méritent amplement une approche prospective.

Morceaux choisis :

« L'aménagement du territoire tel qu'il est mené par les brillants sujets diplômés des grandes écoles consiste donc à expédier un maximum de Français tirer la chasse d'eau là où sévit la plus grande sécheresse estivale : la Côte d'Azur. »

« Voilà ma réponse à la question de l'identité nationale : un Français, ça part en vacances avec les autres et basta ! Telle est la tradition jacobine. Comme le Bac et les soldes. Ensemble, c'est tout ! Solidaires dans l'adversité. »

« Le Parisien, si fier soit-il d'habiter la ville qu'il considère comme la plus civilisée, la plus raffinée et la plus belle du Monde, n'a pourtant qu'un envie : la fuir, et le plus vite possible. »

« Nous voilà donc près de souligner un joli paradoxe. Le calendrier scolaire est la pierre angulaire d'un Pays tout entier obnubilé par une idée : se reposer les doigts de pieds en éventail. Bien entendu, la République Française n'a jamais éprouvé le besoin d'un Ministère des Vacances, car l'Éducation Nationale joue parfaitement ce rôle et applique consciencieusement une règle simple comme bonjour : les enfants sont tenus de décrocher régulièrement afin que les parents et les enseignants puissent se détendre et se reprendre. »

« Si la Suisse déclarait la guerre à la France au huitième mois de l'année, je suis sûr que les Helvètes seraient aux portes de Paris en moins de 48 heures. »

« Un visiteur américain venu à Paris s'entretenir avec des collègues de son secteur, les assurances, me fit remarquer un jour qu'on ne voyait les salariés français que dans deux états : soit léthargiques, soit frénétiques. « Ils sont d'une indolence totale, et soudain, quelques secondes plus tard, ils triment comme des fous », me déclara-t-il. Tout se passe comme si l'organisation du travail était calquée sur le modèle des maisons closes de jadis, où les filles se prélassaient en attendant de s'activer

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

avec le client. La France travaillant au rythme d'un vaste lupanar d'antan ? J'avoue que l'idée me plaît assez. »

« Il faut dire qu'au Pays des Jacobins, le mot "Service" n'a jamais été une vocation s'il n'est pas accompagné de l'adjectif "public". Permettez que je m'explique : un serveur français est à la fois le meilleur et le pire du monde. Allez dîner dans un restaurant étoilé, vous aurez le Dr Jekyll du métier, un professionnel absolu. Mais choisissez, comme le commun des mortels des touristes, une table moins raffinée, vous risquez d'avoir droit au Mr Hyde de l'espèce. »

TS a entièrement raison. En France, très généralement, on ignore (constat) la notion de Contrat et la notion de Service. [NDL]

« Bientôt, grâce à un taux de natalité exceptionnel, la population française dépassera la population allemande, et, qui sait, dans quelques siècles, celle de tous les Pays du continent européen réunis. Cette prédilection pour le loisir s'étendra alors à toute l'Europe et le génie français rayonnera dans toute sa splendeur. Une éventualité qui avait échappé à Napoléon. »

« J'avoue que cette idée me turlupine. Si Mai 68 avait commencé en Avril ou en Mars, laissant plus de temps aux insurgés, aujourd'hui la France serait-elle léniniste, maoïste ou trotskiste ? »

« Si la tendance se prolonge, la France accèdera d'ici quelques dizaines d'années à ce Nirvana jamais atteint par une civilisation moderne : permettre aux citoyens de consacrer plus de temps à faire l'amour qu'à travailler. Chapeau ! »

Et pour finir :

*« Recentrons-nous sur notre problématique principale : les vacances sans fin qui marquent la vie des Français finiront-elles par faire de vous les gagnants ou les perdants du nouveau siècle ?
Ma réponse : tout est possible ! »*

PhS

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

L'apparent consensus sur la responsabilité de l'humanité dans l'évolution du climat est en train de s'effriter. Cet ouvrage présente un point de vue sceptique sur la thèse « carbocentriste » selon laquelle le réchauffement global récent aurait pour cause les émissions humaines de gaz carbonique. Ciblant sa critique sur quelques points-clés, il expose en termes simples et accessibles les faiblesses, notamment statistiques, de certains arguments longtemps considérés comme décisifs : reconstitution de l'histoire de la température globale, analyse des carottes glaciaires, fiabilité des modèles climatiques

Derrière ces déficiences particulières se profile une question épistémologique plus profonde, touchant à la nature même des théories carbocentristes. En liant la thèse actuelle sur le climat à d'autres épisodes de l'histoire des sciences, l'auteur avance que nous avons affaire ici à un nouveau cas de « science pathologique ». Il attire enfin l'attention, toujours du point de vue scientifique, sur le pernicieux glissement observé aujourd'hui dans certains discours qui tentent de faire passer notre Planète du statut d'objet à celui de sujet.

L'importance des enjeux politiques, économiques et sociaux du débat sur le changement climatique demande que l'on accorde une attention particulière à ces analyses.

Benoît RITTAUD
Le mythe climatique
Seuil – 2010 – 210 pages

L'auteur est mathématicien reconnu et cela se sent dans la rigueur de ces propos, y compris quand il met en garde le lecteur vis-à-vis d'une lecture trop rapide de ses analyses, ce qui est tout à son honneur.

Les coups de boutoir de l'armée des sceptiques n'ont pas encore entamé l'affichage des certitudes carbocentristes. Ce n'est pourtant plus guère qu'une question de temps, tant les signes avant-coureurs d'un retournement se font de plus en plus nets. Si le carbocentrisme tient encore ses place-fortes les plus visibles, il a en revanche irrémédiablement perdu ses positions les plus vitales. La science se dérobe sous ses pieds. La Terre refuse de se plier à ses prévisions. La chance elle-même, qui l'a servi un temps, semble avoir changé de camp.

A propos de la célèbre courbe « en forme de crosse de hockey » [Mann], l'auteur consacre tout un chapitre à ce sujet. Si le lecteur est rétif aux schémas et graphiques mathématiques, il pourra poursuivre son chemin sans grand dommage. Néanmoins « Grandeur et misère d'une courbe » permet de démystifier l'objet.

L'explication générale est que le centrage partiel a pour effet de séparer artificiellement les périodes récentes des plus anciennes. Le déséquilibre des rôles dans le centrage partiel fait que les périodes plus anciennes en viennent à former un ensemble de données qui ne peuvent plus être distinguées (d'où la stabilité des températures jusqu'au milieu du 19e siècle que montre la crosse de hockey), tandis que les périodes récentes sont en quelque sorte forcées de s'en détacher, créant cette pente finale caractéristique de la crosse de hockey. Cette pente peut a priori être orientée aussi bien dans un sens que dans l'autre. Statistiquement, les deux types de crosse apparaissent à peu près aussi souvent l'une que l'autre. [McIntyre & McKittrick].

Signe des temps : dans le quatrième rapport de l'IPCC (Giec), publié en 2007, la courbe en crosse de hockey a disparu.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Un mot sur McIntyre.

Il réhabilite singulièrement la figure de l'amateur. Si la science a souvent tendance à considérer les amateurs comme quantité négligeable, l'histoire retient pourtant que, lors des observations de 1877 qui furent le point de départ du mythe des Martiens, ce n'est pas un astronome mais un peintre de profession, Nathaniel Green, qui fit les meilleurs dessins de la Planète rouge. Des dessins qui ne montraient pas le moindre canal

Pour illustre son analyse critique, B. RITTAUD aborde « *la religion du probable* ». Parmi les arguments pour soutenir le carbocentrisme, il en est deux qui, bien que quelque peu déconnectés des sciences du climat proprement dites, sont avancées souvent. Selon le premier, il aurait été établi qu'il y a une probabilité de plus de 90 % pour que les thèses carbocentristes soient fondées. Selon le second, même en admettant que les risques d'un emballement majeur de la machinerie climatique soient faibles, il ne serait pas raisonnable de ne rien faire compte tenu des terribles effets qu'un tel emballement pourrait engendrer. L'ennui c'est que, dans les deux cas, les deux probabilités ne sont pas calculées selon les règles mathématiques admises, mais ... estimées.

Les dégâts collatéraux. En Juillet 2008, les Etats du G8 ont annoncé leur engagement de consacrer six milliards de dollars à des fonds d'investissement pour le climat, l'un étant destiné à aider les Pays pauvres à s'adapter aux changements climatiques. Cet argent a été prélevé sur des fonds initialement destinés à des programmes sanitaires et éducatifs pour ces Pays. Cherchez l'erreur

Le carbocentrisme, c'est évident, ouvre très facilement la voie à une pseudoscience qui s'intègre à cette vision d'une « Terre vivante ». Sans en être une lui-même, il favorise l'émergence d'une pseudoscience adossée à la climatologie qu'on pourrait appeler climatomanie = art divinatoire visant à déduire du comportement humain l'avenir climatique de la Planète Terre, dans l'idée de prescrire à chacun des actions de pénitence.

In fine, l'auteur précise qu'il n'accorde aucun crédit à l'idée que le carbocentrisme aurait été monté de toutes pièces pour des basses questions mercantiles ou politiciennes, ni même à celle selon laquelle il ne se maintiendrait sur le devant de la scène que parce qu'il satisfèrait les intérêts de tel ou tel groupe. Si, certes, bien des promoteurs de l'alarmisme climatique profitent à un niveau ou à un autre de la situation, il tient pour acquis que l'explication profonde de cet incroyable succès est à chercher d'abord dans la part la plus irrationnelle de l'être humain.

[Nous pourrions lui suggérer de lire l'ouvrage de Naomi KLEIN « *La stratégie du choc – Pour un capitalisme du désordre* » – **NDL dans FuturWest n°28**]

L'auteur invite à débattre sur www.lemytheclimatique.wordpress.com qui sera ensuite hébergé sur www.skyfall.free.fr

Voir aussi supra la NDL de l'ouvrage d'Emmanuel GARNIER (historien) dans ce même numéro de **FuturWest**.

LF

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Au cours des dernières décennies, les frontières du territoire français se sont refermées pour celles et ceux qui, désormais indésirables, en provenance des pays non communautaires, qu'ils soient travailleurs, étudiants demandeurs d'asile, enfants ou conjoints d'étrangers. Mais, parallèlement à ce phénomène d'autant plus manifeste qu'il est devenu objet de surenchère politique, d'autres frontières moins visibles se sont constituées à l'intérieur de l'espace national. Raciales, ethniques ou religieuses, elles définissent des lignes de partage que la reconnaissance tardive des discriminations et la montée de revendications minoritaires ne permettent plus d'ignorer.

Longtemps pensées séparément, les unes à travers la « question immigrée », les autres en termes de « racialisation », ces frontières extérieures et intérieures sont étroitement liées, tant dans les histoires familiales que dans les discours publics.

Résultat de quatre années d'enquêtes menées par une équipe de sociologues, anthropologues; historiens, politistes, juriste, psychiatres et psychanalystes, cet ouvrage met au jour les transformations contemporaines des identités et altérités dans la société française.

Didier FASSIN

***Les nouvelles frontières de la société française
La Découverte – 2010 – 595 pages***

La où la langue anglaise distingue *Border* - qui se réfère plutôt à la démarcation qui sépare les territoires - de *Boundary* - qui suggère la ligne qui différencie des ensembles, y compris humains - la langue française n'en a qu'un, frontières. Ces frontières sont multiples et elles ont évolué au cours du temps, qu'il s'agisse des frontières externes, géographiques et matérialisées, ou des frontières internes, frontières invisibles entre des groupes sociaux, limites entre catégories sociales racialisées hérités d'une double histoire de la colonisation et de l'immigration.

Cet ouvrage est la compilation de nombreux articles qui abordent la notion de frontières sous cette double entrée, dont quelques-uns sont plus précisément évoqués ici.

Dans une première série d'articles, les auteurs s'intéressent aux origines des mécanismes de séparations, voire ségrégations, à commencer par le racisme. Celui-ci s'est transformé en « vision du monde » à la fin du XIXe siècle, après une longue phase d'élaboration entamée au XVe. Ainsi, la question raciale a surgi dans l'espace public français au moment où se mettaient en place les institutions démocratiques. Lorsque le principe d'égalité politique s'est imposé entre les citoyens, les monarchistes qui ont dû se résoudre à l'accepter, ont alors cherché à redéfinir ce principe pour défendre leurs intérêts, en déplaçant les frontières de l'égalité : ils ont cautionné une nouvelle inégalité, privilégiant le national au détriment de l'étranger. Dans le même temps, ils ont redéfini l'étranger, à partir du critère de l'origine au détriment du droit, rétablissant les discriminations sociales qu'ils ne pouvaient plus légitimer publiquement, donnant naissance à l'antisémitisme et au racisme.

La politique d'assimilation est également au centre de la lutte entre l'aristocratie et la bourgeoisie au XIXe siècle. Pour la première, l'assimilation des peuples vaincus est une menace à l'ordre esclavagiste, tandis que pour la seconde, elle est la légitimation de la victoire, car elle tend à faire accepter la défaite aux vaincus, dès lors que ceux-ci peuvent se confondre avec les vainqueurs. Mais, à la fin du XIXe siècle, lorsque la bourgeoisie n'est plus menacée par une restauration de l'aristocratie, elle n'a plus intérêt à promouvoir l'assimilation des peuples colonisés. Les critères linguistiques d'assimilation permettent alors de restaurer une ségrégation entre les « blancs » et les « indigènes », en conditionnant la pleine citoyenneté française à (entre autres) la maîtrise de la langue française.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Ce filtre est redoutablement efficace, du fait du faible taux de scolarisation des indigènes. En métropole, l'assimilation en masse des étrangers des « races sœurs » (européennes) est perçue comme plus acceptable, mais elle reste conditionnée à la maîtrise de la langue française, qui est le moyen de promouvoir les idées républicaines.

Est abordée également la délicate question de l'approche du racisme, qui tente d'aborder les questions raciales, notamment dans le but de lutter contre les discriminations. Délicate, car utiliser la notion de race pour combattre le racisme comporte le risque d'une « aporie de l'énonciation performative ». Mais ce concept « ouvre des pistes de recherche et de compréhension là où l'imposition brutale du mot « racisme » tend à les fermer »... en attendant le jour où il sera possible de se passer de ce concept.

La seconde série d'articles traite des « politiques et pratiques » gouvernementales.

On retiendra tout particulièrement l'article dans lequel est décrypté le mécanisme qui a mis en place une « xénophobie de gouvernement » à l'échelle européenne. Ce phénomène récent (années 1990) résulte d'une convergence européenne des xénophobies de gouvernement nationales, se traduit notamment par la délégation aux institutions européennes de la gestion des camps d'étrangers extra-communautaires « indésirables », le plus souvent perçus et présentés comme un problème dans cet « empire du rejet » qu'est devenue l'Europe.

Mais l'exécution de cette politique a été externalisée aux pays périphériques qui constituent les « marches » de cet empire, moyennant si nécessaire une certaine pression diplomatique (vis-à-vis du Maroc ou de l'Albanie notamment). Politique euphémisée par l'emploi de termes tels que « pratiques expérimentales », « centres de transit », « rapatriement »... Au-delà des Marches, il s'agit également pour l'Europe d'inciter les pays d'origine des migrants à intérioriser les principes antimigratoires de la politique européenne, en réprimant leur propre émigration.

Le durcissement des politiques familiales de regroupement est le produit d'une transformation des conceptions classiques de frontières, dans la mesure où une partie du contrôle des familles jugées « aptes » à émigrer s'effectue dans le pays d'origine, comme les tests de connaissance de la langue française et des valeurs républicaines, ou bien la conformation au modèle référent de la famille nucléaire occidentale. Le candidat à l'émigration rencontre virtuellement la frontière, une frontière pensée comme un ensemble de référents « socio-idéologico-culturels » avant de la passer physiquement.

La manière dont est pensée l'altérité s'observe aussi au travers de la représentation des catégories de la maladie mentale en lien avec celles de l'indigène. Les conditions de prise en charge du malade mental émigré dépendent de la façon dont est abordée son altérité : du fait de sa condition d'émigré ou du fait de sa maladie.

Sont abordés par ailleurs le durcissement des politiques de contrôle familial, la gestion ordinaire d'un centre de rétention...

La troisième partie traite des « mobilisations et acteurs ». Nous en retiendrons trois :

Les demandeurs d'asile bénéficient d'une forme particulière d'hospitalité. Hébergés dans ces centres spécifiques, ils se retrouvent en situation de dépendance, voire d'infantilisation, vis-à-vis du personnel gérant ces établissements. Y séjournant entre six mois et quatre ans, ils se définissent parfois comme « prisonniers ambulants », pas totalement enfermés, mais incapables de survenir à leurs besoins par leurs propres moyens.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Les étrangers en situation irrégulière font l'expérience d'une frontière qui se rappelle à eux dans tous leurs actes, dans tous leurs déplacements, voire qui s'impose dans le cas d'une rétention. Le résultat de ce dispositif de rétention est à l'origine d'une double exclusion : vers l'extérieur du pays par l'éloignement, mais aussi à l'intérieur de ces frontières en tenant une population à l'écart. La menace de l'enfermement ou de l'expulsion participe d'un « gouvernement par la peur », qui opère un déplacement et une transformation de la frontière d'une limite géographique en une expérience quotidienne. L'objectif n'est pas tant de réduire le nombre d'étrangers en situation irrégulière que d'insécuriser ceux qui restent.

Enfin, les enfants naturalisés de l'immigration maghrébine (nés à l'étranger et arrivés très jeunes en France) ont fait, avant leur naturalisation, l'expérience d'un hiatus entre un statut juridique (étranger) en contradiction avec la réalité de leur vie en France. Avec l'obtention de la nationalité française, ils en expérimentent un autre : être français « par acquisition », n'est pas l'être « tout court », c'est-à-dire sans référence aux origines.

Leur insistance sur les dimensions pratiques de la naturalisation est sans doute le seul moyen de rationaliser une déception (l'illusion perdue d'une intégration sans réserve dans la communauté nationale) et de surmonter une forme de double contrainte. En s'assurant d'une continuité personnelle et familiale à laquelle la naturalisation ne change pas grand-chose, celle-ci cesse tout à la fois d'être une trahison à l'égard de son héritage et une prétention à être un Français « ordinaire ».

PYH

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Requiem pour un émeutier décrit la réalité des lycées professionnels de banlieue, où enseigner, transmettre, est devenu une gageure intenable. On suit l'auteur dans une narration qui relève avec humour les failles humaines et politiques inhérentes à un système qui tourne à vide.

Illustré par des témoignages saisissants, l'ouvrage propose une ingénieuse synthèse des débats philosophiques et sociologiques qui ont nourri la pédagogie et tente une nouvelle approche phénoménologique de l'enseignement.

Au-delà des découragements perce à fleur de page l'enthousiasme aimant d'un humaniste qui jamais ne renonce à transmettre sa passion pour les mots. Ce récit fort, au dénouement des plus singuliers, fait entendre de puissants accords majeurs, attaché à la conviction qu'il y a autant de mérite à enseigner dans « l'infiniment bas » que dans « l'infiniment haut ».

Christian COGNÉ

Requiem pour un émeutier
Actes Sud – 2010 – 240 pages

Requiem : mot d'origine latine qui signifie repos. Dans la liturgie catholique ce mot désigne une prière ou un chant pour le repos de l'âme d'un mort.

Émeutier : celui qui prend part à une émeute. Aujourd'hui, face à ce mot on pense à des jeunes des « banlieues » qui à la moindre occasion caillassent du flic ou brûlent des voitures.

Dans le livre, l'émeutier, le petit émeutier, c'est l'auteur qui, à sept ans, a été placé dans une maison de correction et qui pendant les trente ans de sa vie d'enseignant s'est trouvé journalièrement confronté à cette population des banlieues parisiennes que certains n'hésitent pas à qualifier de « graine d'émeutier ».

Alors, l'auteur est-il un émeutier ? Certainement pas, mais sûrement un rebelle qui n'a jamais pu entrer dans le moule du « bon prof » tel que l'aurait souhaité l'administration.

De nombreux ouvrages savants, des articles de spécialistes se sont penchés sur le mal-être des banlieues ou du système éducatif. Toutes ces études ou réflexions sont intéressantes et même nécessaires ; elles restent au niveau du cours théorique. Avec l'ouvrage de CC on descend au niveau des travaux pratiques : « *Dis le moi et je l'oublierai ; Montre le moi et je me souviendrai ; Implique moi et le comprendrai* ». (Confucius ? Ce proverbe est repris par l'auteur qui l'attribue à Benjamin Franklin).

Tout au long du livre, l'auteur nous implique dans sa vie de professeur et nous fait comprendre les réalités du « tiers-monde de l'éducation ».

Premier poste, premier malentendu dans un collège de la lointaine banlieue parisienne. Nous accompagnons C. Cogné tour à tour professeur de dessin, d'éducation physique, de français, dans des classes où se trouvaient mélangés des caractériels et des déficients légers. Il aurait pour le moins souhaité être « formé » ou « informé » ; il ne rencontre que l'indifférence des responsables du collège, des conseillers pédagogiques, des autres professeurs et se heurte aux capacités très limitées des enfants de « l'infiniment bas ». Il se demande à quoi on joue.

Par la suite, n'ayant pas de Licence pour enseigner au collège, il se trouve affecté dans différentes SES (Section d'Éducation Spécialisée). De vacation en vacation il allait de Charybde en Scylla : un contractuel, c'est un bouche-trou. C'était néanmoins une période exaltante car : « *Une fois devenu titulaire on s'installe, l'imagination s'étiole, on risque de s'ennuyer ferme, les élèves aussi* ».

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Comment vaincre l'ennui des élèves ? C'est le challenge du professeur de lycée professionnel. Les absences non-motivées sont fréquentes. « *Au fond, cela arrange tout le monde* », le passage en classe supérieure étant quasi automatique et la majorité des élèves étant convaincue de réussir son BEP ou son Bac Pro sans effort.

Si l'on a souvent reproché à CC son côté « *assistant social* » (Les profs sont au lycée pour enseigner et non pour faire du social ou de la psychologie), il est, comme les profs de LP, obligé d'arborer plusieurs casquettes : éducateur, maman, papa, flic, pompierpour faire face aux pires insultes, aux menaces de mort, aux sévices des élèves entre eux... Dans les cas les plus délicats il y a la rencontre avec la divinité grecque Eros « *dont on parle rarement parce qu'elle est tabou et interdite de séjour à l'école* ». C'est l'occasion pour l'auteur de livrer quelques anecdotes confidentielles.

Les pratiques décrites sont-elles propres aux LP de banlieue ? CC y répond à sa façon : « *Les proviseurs et les enseignants d'une banlieue de Paris n'exercent pas les mêmes métiers que leurs homologues du Finistère* ». (Ivry n'est pas Le Guilvinec).

Si l'ouvrage est ainsi émaillé de nombreuses anecdotes, de faits précis, d'expériences pratiques de la vie des profs ou des élèves, l'auteur les replace toujours dans leurs contextes et les accompagne d'une réflexion approfondie sur les grandes questions de la jeunesse des banlieues et les enjeux du système scolaire.

Deux exemples.

De l'égalité et de la mixité sociale.

« *La France c'est comme une mobylette : pour avancer, il faut du mélange.* » C'était un slogan populaire de 1983. Le discours officiel voulait préserver la mixité sociale par la carte scolaire.

Comme partout ailleurs, les familles aisées ont sut la contourner à leur profit en faisant jouer des dérogations diverses et variées. Les conséquences de ce contournement c'est que le plus faibles et les plus fragiles sur le plan social se retrouvent dans les filières professionnelles qu'ils n'avaient pas choisies. L'orientation rime avec sanction ; l'école ne libère pas, elle cloisonne.

Même constat pour le socle commun des connaissances et des compétences (Décret du 11Juillet 2006) qui doit permettre à tous les élèves d'acquérir un certain niveau de culture humaniste. 15% des élèves en fin de troisième ne maîtrisent toujours pas les compétences générales du programme et 30% connaissent d'importantes difficultés. Précision : ces 15% constituent l'essentiel des recrues des LP.

Cette notion de culture commune sans une remise en cause de l'ensemble éducatif est vouée à l'échec. A son corps défendant, l'école redouble la relégation sociale par l'échec scolaire. Une machine à exclure qui n'est pas prête à s'arrêter.

De la formation professionnelle.

Le professeur de Lycée Professionnel comme Christian Cogné se trouve confronté, peut-être plus que dans l'enseignement général, à la question de la finalité de l'éducation : savoir, savoir-faire, savoir-être, faire savoir ... et à son articulation avec le monde économique, voire sa soumission aux exigences du néolibéralisme.

Dans un LP, on prépare au baccalauréat pour l'emploi, c'est tout ! (Et encore, si l'on est sûr de transmettre un savoir-faire qui ne soit pas obsolète). En entreprise, lorsque les jeunes trouvent un emploi, repartent la plupart du temps de zéro.

DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

suite

Ce décalage entre emploi et formation a des origines historiques (enseignants issus de l'IUFM et non du monde du travail), voire idéologiques. Il y a pourtant un point de rencontre obligé, les stages en entreprise. Ils sont souvent positifs, tant pour l'élève que pour le professeur.

Pour terminer ce parcours d'un élève lambda d'un LP, l'auteur nous fait vivre la réalité des jurys d'examens. Leur finalité est d'obtenir un taux de réussite en-deçà duquel il n'est pas possible de descendre, éventuellement en truquant les résultats. En refusant d'entrer dans le système, « le petit émeutier » passe pour un fasciste qui sacque les élèves. Ainsi, comme le tiers des élèves de l'Hexagone entre en LP, le risque en abaissant le niveau d'exigence d'année en année est de transformer ce tiers-élèves en « tiers-monde de l'éducation ». Ce diplôme de « perlinpinpin » rend encore plus vulnérable le jeune diplômé.

Christian COGNÉ tire le bilan de trente ans d'enseignement, pour la plupart du temps en Lycée Professionnel. Aujourd'hui l'école est en mutation, l'élève ne respecte plus l'enseignant comme autrefois ; les professeurs ne sont guère plus estimés par leur hiérarchie ; les parents ne les respectent pas davantage.

Le monde de l'entreprise a pénétré l'esprit des pédagogues. En LP particulièrement, la pédagogie de l'insertion a remplacé la pédagogie de l'émancipation ; c'est une déni pour les classes populaires destinées à régresser sur le plan culturel.

Sur ce constat, le « petit émeutier » est mort mais il réapparaît sous l'apparence d'un homme mûr, pédagogue, qui contre vents et marées durant trente années de travaux pratiques, a su acquérir ses propres compétences et permettre à quelques jeunes de tracer une voie dans la vie – leur vie – et de mériter leur reconnaissance.

PQ

<i>Christophe TARDIEU</i>	<i>Internet et libertés</i>	<i>CNRS</i>
<i>Sandra LAUGIER</i>	<i>Pourquoi désobéir en démocratie</i>	<i>Découverte</i>
<i>Liciano CANFORA</i>	<i>La nature du pouvoir</i>	<i>Belles Lettres</i>
<i>Dominique CARDON</i>	<i>La démocratie Internet - Promesses & limites</i>	<i>Seuil</i>
<i>Christian COGNE</i>	<i>Requiem pour un émeutier</i>	<i>Actes Sud</i>
<i>Gérard-François DUMONT</i>	<i>La France en villes</i>	<i>Sedes</i>
<i>Martine SCHACHTEL</i>	<i>L'hôpital à la dérive</i>	<i>A. Michel</i>
<i>François PICHault</i>	<i>Gestion du changement</i>	<i>De Boeck</i>
<i>Paul VIRILIO</i>	<i>Le grand accélérateur</i>	<i>Galilée</i>
<i>Derek BICKERTON</i>	<i>La langue d'Adam</i>	<i>Dunod</i>
<i>Jacques NEIRYNCK</i>	<i>Profession menteur (numérologie ...)</i>	<i>Favre</i>
<i>Elie ARIE & Jacques BOULET</i>	<i>Pour ou contre l'homéopathie ?</i>	<i>Mordicus</i>
<i>Nicola NOSENGO</i>	<i>L'extinction des technosaures</i>	<i>Belin</i>
<i>Hervé GOUIL</i>	<i>Réapprendre à coopérer</i>	<i>Y.Michel</i>
<i>Michel CLAESSENS</i>	<i>Sciences et communication</i>	<i>QUAE</i>
<i>François HULBERT</i>	<i>Le pouvoir aux régions</i>	<i>L'Harmattan</i>
<i>Louis VOGEL</i>	<i>L'Université une chance pour la France</i>	<i>PUF</i>
<i>OFCE</i>	<i>L'économie française 2011</i>	<i>Découverte</i>
<i>Frédéric LORDON</i>	<i>Capitalisme, désir et servitude</i>	<i>La Fabrique</i>
<i>Willy PELLETIER</i>	<i>L'Etat démantelé</i>	<i>Découverte</i>
<i>Thomas PARIS</i>	<i>L'économie de la connaissance et ses territoires</i>	<i>Hermann</i>
<i>Jean HAENTJENS</i>	<i>Urbatopies</i>	<i>L'Aube</i>
<i>Yves SINTOMER</i>	<i>La démocratie participative inachevée</i>	<i>Y. Michel</i>
<i>Peter ATKINS</i>	<i>Les 4 grands principes qui régissent l'Univers</i>	<i>De Boeck</i>

<i>Sophie FROMAGER</i>	<i>Voyage au cœur de l'infini</i>	<i>CNRS</i>
<i>Hakim EL KAROUI</i>	<i>Réinventer l'Occident</i>	<i>Flammarion</i>
<i>Antonio CASILLI</i>	<i>Les liaisons numériques</i>	<i>Seuil</i>
<i>Karine WEISS</i>	<i>Psychologie et développement durable</i>	<i>In Press</i>
<i>Hartmut ROSA</i>	<i>Une critique sociale du temps</i>	<i>Découverte</i>
<i>Danièle TRANCART</i>	<i>École, les pièges de la concurrence</i>	<i>Découverte</i>
<i>Corinne MAIER</i>	<i>Tchao la France</i>	<i>Flammarion</i>
<i>Jean GADREY</i>	<i>Adieu la croissance</i>	<i>Petits Matins</i>
<i>François LENGLET</i>	<i>La guerre des empires (Chine/USA)</i>	<i>Fayard</i>
<i>Vincent DREZET</i>	<i>Il faut faire payer les riches</i>	<i>Seuil</i>
<i>Augustin LANDIER</i>	<i>La société translucide</i>	<i>Fayard</i>
<i>Dominique BOURG</i>	<i>Vers une démocratie écologique</i>	<i>Seuil</i>
<i>Antoine GARAPON</i>	<i>La raison du moindre État</i>	<i>O. Jacob</i>
<i>Béatrice DESGRANGES</i>	<i>Les chemins de la mémoire</i>	<i>Le Pommier</i>
<i>Laurent PIERMONT</i>	<i>Agir avec la nature</i>	<i>Seuil</i>
<i>René BERGER</i>	<i>Technocivilisation</i>	<i>PPUR</i>
<i>Franck DEDIEU</i>	<i>150 idées reçues sur l'économie</i>	<i>L'Express</i>
<i>Moussa KONATE</i>	<i>L'Afrique noire est-elle maudite ?</i>	<i>Fayard</i>
<i>Jon ELSTER</i>	<i>L'irrationalité</i>	<i>Seuil</i>
<i>Emmanuel JAFFELIN</i>	<i>Éloge de la gentillesse</i>	<i>Bourin</i>
<i>Étienne KLEIN</i>	<i>Discours sur l'origine de l'Univers</i>	<i>Flammarion</i>
<i>José ORTEGA Y GASSET</i>	<i>La révolte des masses</i>	<i>Belles Lettres</i>
<i>Alain EHRENBERG</i>	<i>La société du malaise</i>	<i>O. Jacob</i>
<i>Patrick BLANDIN</i>	<i>Biodiversité. L'avenir du vivant</i>	<i>A. Michel</i>

**BIBLIOGRAPHIE / WEB**
suite

<i>Stéphane RICAN</i>	<i>Dynamiques sanitaires des villes françaises</i>	<i>Datar</i>
<i>Isabelle SOMMIER</i>	<i>Les violences politiques en Europe</i>	<i>Découverte</i>
<i>Jacques RANCIERE</i>	<i>La haine de la démocratie</i>	<i>La Fabrique</i>
<i>Heinz WISMANN</i>	<i>La science en jeu</i>	<i>Actes Sud</i>
<i>Loïc CHAUVEAU</i>	<i>L'énergie de la Terre</i>	<i>Cherche-Midi</i>

www.rollbackmalaria.org	<i>Rapport de lutte contre le paludisme</i>
www.orientationdurable.com	<i>L'achat public comme levier du DS</i>
www.stop-autoroutes.fr	<i>Le site des partisans de la West Fargo</i>
www.icm-institute.org	<i>Institut du cerveau et de la moelle épinière</i>
www.origin.coml.org	<i>Recensement de la faune marine</i>
www.europol.europa.eu	<i>Crime organisé et énergies renouvelables (rapport)</i>
www.bl.uk/manuscripts	<i>Manuscrits antiques et médiévaux de la British Library</i>
www.maisondelachimie.com	<i>Comme son nom l'indique</i>
www.tynat.com	<i>La cuisine de demain</i>
www.ipbes.net	<i>Sorte de « IPCC » de la biodiversité</i>
www.aquabounty.com	<i>Du saumon OGM ?</i>
www.smithsonianmag.com	<i>Les USA en 2050 selon les Usiens</i>
www.nuclearbanks.org	<i>Greenpeace et les banques</i>
www.ecomiam.com	<i>Réseau itinérant de distribution courte</i>
www.stanford.edu	<i>Stanford University et ses librairies</i>
www.CSMonitor.com	<i>Christian Science Monitor</i>

Conférences

- « *Revenir au capitalisme pour éviter les crises* »
Brest – Vendredi 18 Mars 2011 – ESC Brest - 17h30
Pascal SALIN, auteur du livre éponyme.
- « *Religions, sectes, recherches spirituelles : quelles perspectives ?* »
Vannes – Vendredi 22 Avril 2011 – 18h00 – IUT de VANNES (Amphithéâtre)
8 Rue Montaigne – Amphithéâtre
Olivier BOBINEAU, IEP-Paris (GSRL)

Séminaire Interne

- Un S.I. ouvert à des personnes extérieures intéressées sera organisé le Samedi 17 Septembre 2011 à Josselin sur le thème de recherche en cours « *Ruptures mondiales 2030 – 2050* ».
Personne intéressée - contact@futuroouest.com

Publications

- « *Conduire une démarche de prospective territoriale* »
Liam FAUCHARD & Philippe MOCELIN – L'Harmattan 2009
La version courte numérique « *Manuel de Lorient* » est accessible gracieusement sur le site www.futuroouest.com
- « *Décroissance ou Démission ?* »
Le texte de recherche est disponible gracieusement sur le site www.futuroouest.com

Formations

- Se reporter au site www.futuroouest.com